

# LA REVUE DU CAIRE

لاريفى دى كير

## SOMMAIRE

	Page
G. C. ANAWATI .... Ibn Khaldoun, un Montesquieu arabe .....	175
YOUSSEF EL SEBAI .. Le Manitou de la ruelle des Ablu- tions .....	192
A. PAPADOPOULO .... Primitifs de 1959 .....	213
YOUSSEF IDRIS .... Les soirées les moins coûteuses .	235

### Les Arts — La Musique

ALEXANDRE ADOPOL . La saison d'Opéra au Caire .....	249
---	-----



Notre prochain numéro spécial

Le numéro d'avril 1959 sera un hommage à

AHMED RASSEM

L'HOMME ET L'ŒUVRE

AVEC LA COLLABORATION DE :

Georges Duhamel, Abdel Rahman Sidky, Yéhia Hakki,  
Andrée Chédid, Gabriel Bounoure, Georges Henein,  
Moënis Taha Hussein, Bichr Farès, J. Ascar-Nahas,  
Jean Moscatelli, Fernand Leprette, Hassan Mazkar,  
Gabriel Boctor, Georges Raymond, Mahmoud el Nahas,  
Henri Thuile, Lucien Lépiné, Alexandre Papadopoulo,  
etc., etc...

LA SECONDE PARTIE COMPRENDRA UN  
IMPORTANT CHOIX DES MEILLEURES  
ŒUVRES EN VERS ET EN PROSE DE  
AHMED RASSEM

Un beau volume orné de plusieurs hors-textes P.T. 80

Edition de luxe numérotée ..... P.T. 150

LA SOUSCRIPTION EST OUVERTE



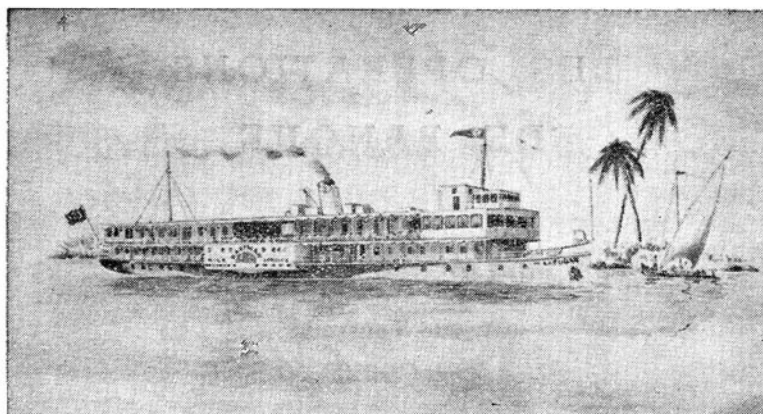
vous offre un des plus beaux  
voyages au monde

## UNE CROISIERE SUR LE NIL

à bord des luxueuses unités

s/s SUDAN (10 jours)

s/s MEMPHIS (3 jours)



Pour renseignements et réservations  
s'adresser à votre Agent de voyage ou à

# EASTMAR S. A. E.

LE CAIRE : 10/12, Rue Adly Pacha — Tél.  $\left\{ \begin{array}{l} 54939 - 50976 \\ 45632 - 57441 \end{array} \right.$   
ALEXANDRIE : 16, Rue Chérif Pacha — Tél. 28130 - 28388

# Banque Belge et Internationale en Egypte

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1928

L E C A I R E  
H E L I O P O L I S  
A L E X A N D R I E

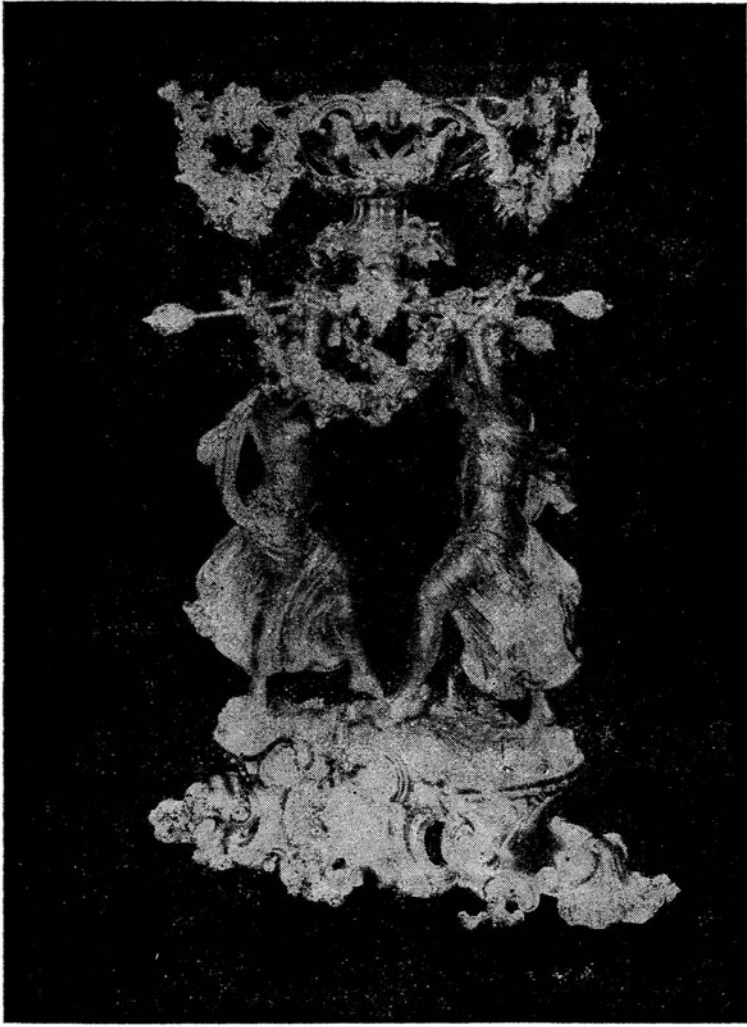
---

TRAITE TOUTES OPERATIONS  
DE BANQUE

R.C.C. 39

R.C.A. 692





Sheffields

54, rue Abdel Khalek Saroit, Le Caire

# BANCO ITALO EGIZIANO

S.A.E.

Capital L.Eg. 500.000

entièrement versé

TOUTES  
LES OPERATIONS  
DE BANQUE

ALEXANDRIE

1, rue Toussoun

R.C. 250

LE CAIRE

18, rue Talaat Harb Pacha

R.C. 776



**The whole world is waiting  
for your vacation**

**ONLY TWA** connects 60 key cities with  
21 world centers in Europe, Africa and Asia

**Fly the finest... FLY ~~TWA~~**  
**TRANS WORLD AIRLINES**  
U.S.A. • EUROPE • AFRICA • ASIA



## JUGOSLOVENSKI AEROTRANSPORT

YUGOSLAV AIRLINES - JAT

Member of  
I. A. T. A.

**Booking** : C A I R O, "Misrair" Opera Square, Tel. 47256, 47735  
ALEXANDRIA, "Misrair" 19, Midan Saad Zaghloul, Tel. 20778  
**Information**: C A I R O, JAT Office 33, Kasr El Nil, 4-9. Tel. 78066 (From 12 noon to 14 hrs.)

CAIRO  
ATHENS  
BELGRADE  
FRANKFURT  
MUNICH  
VIENNA  
PARIS  
ZURICH  
ZAGREB  
PRAGUE  
SOFIA  
TIRANA

&  
via  
Belgrade

MOSCOW  
LONDON  
BERLIN  
WARSAW  
BUDAPEST  
BUCHARÉST

By:



Cher Monsieur, chère Madame,

Nous avons le plaisir de vous  
rappeler nos SERVICES DIRECTS BI-HEBDOMADAIRES au départ  
du CAIRE pour les destinations suivantes:

MOSCOU, VARSOVIE, PRAGUE, BUDAPEST, BUCAREST,

SOFIA, BERLIN.

Tous les mercredi et samedi  
un confortable J A T Conair 440 "METROPOLITAN" s'envole  
DU CAIRE A 9.45 vers toutes les capitales de l'Europe  
Orientale où il vous dépose dans la même journée.

Voyagez rapidement et économiquement  
via Belgrade, porte de l'Europe Orientale.

LE CAIRE - ATHENES

par J A T, tous les mercredi et  
samedi: le service "METROPOLITAN" est le premier service du  
matin, départ très commode à 9.45.

J A T dessert également depuis  
Le Caire: PARIS, MUNICH, FRANCFORT, VIENNE, ZURICH et ROME  
via Belgrade.

Demandez notre Horaire complet  
d'été pour tous renseignements.

CONVAIR 440 "METROPOLITAN"

# LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938  
Vol. XLII, No. 223

MARS  
1959

DIRECTEUR :  
Alexandre Papadopoulos

## 'Abd El-Rahman Ibn Khaldoun, un Montesquieu arabe.

Quand en 1748, après vingt ans de travail et de méditation, Charles-Louis de Secondat de Montesquieu, ancien président à mortier du Parlement de Bordeaux, publiait *L'Esprit des Lois*, il ne se doutait certainement pas que près de quatre siècles auparavant, un autre juriste, rompu aux subtilités de la jurisprudence musulmane et de l'histoire politique des peuples musulmans, avait essayé de donner, dans ses *Prolégomènes*, une explication philosophique des faits sociaux qui constituent la civilisation.

Certes l'auteur des *Lettres persanes* avait dû lire, comme ses contemporains, les récits que les Bernier, les Chardin et les Tavernier avaient faits de l'Asie lointaine, — et l'élégante traduction de Galland des *Mille et une nuits* avait certainement enchanté son imagination. Mais on peut dire sans crainte de se tromper qu'il ignorait quasiment tout de l'Islam et, plus encore, ignorait-il jusqu'au nom d'un auteur maghrébin médiéval dont l'œuvre maîtresse n'avait jamais été jusqu'à cette époque traduite dans une langue occidentale. Si nous nous

sommes permis cependant, pour faire image <sup>(1)</sup>, de rapprocher Ibn Khaldoun de l'illustre écrivain français, c'est pour mieux attirer l'attention sur un livre qu'un homme aussi averti que Toynbee déclare « constituer le meilleur ouvrage de son genre qui ait jamais été conçu à n'importe quelle époque » <sup>(2)</sup>.

*Les Prolégomènes* viennent à la fois d'être réédités en arabe et traduits intégralement en anglais. C'est une excellente occasion qui s'offre à nous pour les présenter à nos lecteurs.

Avant d'analyser l'ouvrage lui-même disons d'abord quelques mots de son auteur. Notre tâche sera relativement facile puisqu'aussi bien Ibn Khaldoun a pris soin, avec ce goût constant qu'il avait

---

(1) Nous ne sommes pas dupe de notre image et nous n'avons nullement l'intention d'établir un parallèle en règle entre les deux grands hommes. D'autant plus qu'Ibn Khaldoun a été considéré comme le précurseur d'un grand nombre d'écrivains occidentaux: on a tour à tour parlé de Machiavel, de Bodin, de Vico, de Gibbon, de Ferguson, de Herder, de Condorcet, d'Auguste Comte, de Gobineau, de Tarde, de Breysig, de William James voire de Hegel. C'est dire à la fois la stature de l'auteur des *Prolégomènes* et le caractère forcément superficiel de ces comparaisons.

(2) «Undoubtly the greatest work of its kind that has ever yet been created by any mind in any time or place,» in *A Study of History* (2d ed.: London, 1935), III, p. 322, cité par Rosenthal, Ibn Khaldûn, *The Muqaddimah, An Introduction to History*. Pantheon Books, New-York, 1958, vol. I, p. CXY. Cf. Carra de Vaux: «Ce n'est guère qu'au XVIIIe siècle que nous trouvons chez nous des auteurs ayant ainsi spéculé sur l'histoire. Ibn Khaldoun est un esprit de la famille de Montesquieu ou de l'Abbé de Mably, un ancêtre de nos sociologues modernes tels que Tarde ou l'orientaliste Gobineau.» (*Les penseurs de l'Islam*, t.I, p. 278).



de parler de lui-même, de nous laisser son autobiographie (1).



'Abd El-Rahman Ibn Mohammad ibn Khaldoun appartenait à un clan originaire de l'Arabie du Sud, qui émigra en Espagne au 8e siècle, aux premières années de la conquête arabe, à Carmona, entre Cordoue et Séville. Plus tard, la famille fixa sa résidence à Séville. Au 13e siècle, la ville ayant été menacée par les chrétiens, la famille des Khaldoun passa en Afrique, à Tunis, où elle s'attacha à la cour des Hafside (2).

C'est à Tunis même que naquit Ibn Khaldoun en 1332. Dans son autobiographie, notre héros s'étend avec complaisance sur ses études, cite les livres qu'il a étudiés, les maîtres qu'il a fréquentés. Il apprit le Coran par cœur, étudia les traditions du Prophète dans les recueils du *Mowatta'* d'Ibn Mâlik et le *Sahîh* de Moslim, s'assimila le contenu de la *Modawwana*, le fameux livre de droit malékite,

---

(1) Cette autobiographie a été éditée d'une façon critique il y a quelques années par un excellent *scholar* marocain, Mohammed ibn Tâwit al-Tanjî: « *Al-ta'rif b-Ibn Khaldûn wa rihlatohô ghurban wa sharqan*, Le Caire, 1951. Une traduction française abrégée de cette autobiographie avait été donnée par de Slane dans le *Journal Asiatique*, janvier-mai 1844, puis en un volume de 128 pages, Paris 1844. Elle a été mise au début des *Prolegomènes*, 1er vol., xx Paris, 1934, p. VI - XCIII. (Cf. Ali Merad, *L'Autobiographie d'Ibn Khaldûn*, in *Ibla*, t. XIX (1956), p. 53 - 64.

(2) Sur cette dynastie, v. le travail devenu classique de R. Brunschwig, *La Berbérie orientale sous les Hafside des origines à la fin du XVe siècle*, Paris, Maisonneuve, 1940 - 1947, 2 vol. où d'excellentes pages sont consacrées à Ibn Khaldoun (t. 2, p. 385 - 394).

acquies de solides bases de grammaire et de philologie et s'initia sérieusement à la théologie spéculative (*ilm al-kalâm*) (1). A vingt ans il avait déjà terminé le cycle de ses études et était fier de posséder plusieurs diplômes (*ijâza*) que lui avaient donnés ses maîtres.

A la mort de ses parents, il fut obligé, pour garder le rang de sa famille d'accepter un poste à la cour. Il fut nommé « secrétaire du parafe » (2). C'était pour lui une excellente initiation à la vie de la cour ; son ambition, héréditaire dans la famille, ne tarda pas à trouver un champ propice. Le sultan, parti pour une expédition militaire, emmena le jeune homme avec lui. Mais bientôt celui-ci, l'expédition du sultan au Maroc ayant échoué, s'empressa de passer la frontière pour se rendre à Fez.

Après beaucoup de péripéties, il fut nommé secrétaire du sultan de Fez, charge qui ne l'enchantait guère, car, disait-il, aucun de ses ancêtres n'en avait occupé de pareille. Il profita du séjour du gouverneur de Bougie, alors prisonnier à Fez, pour fomenter avec lui une révolution à Bougie : l'émir devait reprendre son pouvoir et faire du jeune Ibn Khaldoun son ministre. Le complot fut découvert et Ibn Khaldoun eut le loisir pendant deux ans

---

(1) Il a même écrit un abrégé du *Mohassal* de Fakhr al-Dîn al-Râzî (publié récemment par le R.P. Rubio Tétouan, 1952). Mais sa position à l'égard du *kalâm* est minimaliste : il le considère comme une apologie défensive tout au plus utile en période de lutte doctrinale. Cf. Gardet-Anawati, *Introduction à la théologie musulmane*, Paris, Vrin, 1948, p. 123.

(2) « Le parafe royal ou *'alâma* était la formule « *al-hamdu li-llâh wal-shokru li-llâh* » que le secrétaire devait apposer, en caractères gras, entre la *basmala* et le texte des actes officiels émanant directement du sultan. » (Ali Merad, l.c. p. 53, note 6).

(1357 - 58) de méditer, en prison, sur la nécessité d'être prudent en politique. A la mort de l'émir conjurateur, Ibn Khaldoun fut libéré par le régent de l'empire qui le combla de faveurs. Ce fut alors une série d'intrigues, au terme desquelles Ibn Khaldoun devint secrétaire du sultan et directeur de sa chancellerie. Puis, insatisfait dans son ambition, il s'embarqua en 764/1362 pour l'Espagne, et se rendit à Grenade.

Il avait connu à Fez, où ils s'étaient réfugiés, le sultan de Grenade Mohammad V et son vizir Lisân el-Din Ibn al-Khatîb et il leur avait rendu de grands services. Ils le reçurent à Grenade avec empressement et le sultan le chargea même d'une ambassade auprès du roi de Castille, à Séville. Ibn Khaldoun prétend dans son *Autobiographie* que le roi tenta de le retenir auprès de lui en lui promettant de lui rendre l'héritage des Khaldoun. Mais il préféra rentrer à Grenade, y faire venir sa femme et ses enfants et y mener une vie de courtisan. Cependant ses relations se gâtèrent avec le vizir, son ancien ami. Ibn Khaldoun demanda au souverain de Grenade de quitter sa cour et il gagna l'Afrique. Il était âgé de trente trois ans.

Après une série d'aventures fort compliquées, qui en définitive se soldèrent par un échec au point de vue politique, il se retira dans un château-fort nommé Qal'at Ibn Salâmâ (776/1374). Il vécut quatre ans dans cette retraite studieuse, lisant beaucoup et travaillant à la composition de ses deux grands ouvrages : la *Moqaddîma (Prolégomènes)* et le *Kitâb al-'Ibar (Histoire Universelle)*.

Bien qu'il semblait avoir alors renoncé à son rêve de jeunesse de jouer un grand rôle politique, il quitta cependant sa retraite pour gagner Tunis, sa ville natale, en principe, nous affirme-t-il, pour

y consulter des documents pour ses livres. En 780/1378. Il poursuivit dans la capitale des Hafsides sa vie studieuse, partagée entre l'enseignement et la rédaction de son *Histoire*. La solidité de son enseignement, le charme de sa conversation, son prestige personnel lui attirèrent beaucoup d'étudiants mais éveillèrent en même temps la jalousie de son ancien camarade de classe, Mohammad Ibn 'Arafa, devenu moufti de Tunis. Celui-ci mena une campagne contre lui en essayant de le discréditer auprès du sultan. Excédé, Ibn Khaldoun décida, sous prétexte de faire le pèlerinage de la Mecque, de s'embarquer pour l'Orient (784/1382), sans se douter qu'il quittait le Maghreb pour ne jamais plus le revoir.

Il semble bien qu'Ibn Khaldoun, rendu prudent par l'expérience, avait, en débarquant en Egypte, complètement renoncé à s'occuper de politique et qu'il cherchait avant tout une terre tranquille, loin des intrigues des cours pour y poursuivre ses travaux d'érudition. Une solide réputation l'y avait précédé. Barqouq alors le maître de l'Egypte le reçut avec honneur et le fit nommer professeur de droit malékite au Collège El-Qamhiyya au Caire, fondé par Saladin.

En 786/1384 il fut nommé *cadi* malékite. Peut-être se montra-t-il trop sévère dans sa charge ou du moins inflexible aux sollicitations des dignitaires et des courtisans. Toujours est-il que ses ennemis parvinrent à le faire destituer de cette charge. Il garda cependant sa pension et son poste de professeur ce qui lui permit de vivre dans une relative sécurité matérielle jusqu'à la fin de ses jours. En 789/1387, il fit rapidement son pèlerinage à la Mecque et revint en Egypte où il vécut jusqu'à la fin de sa vie (25 ramadan 808/17 mars 1406). Le

seul événement important durant cette période fut son voyage en Syrie avec les troupes égyptiennes et son entrevue avec Tamerlan sous les murs de Damas avant le terrible sac de la ville par les hordes tartares.

Telle fut la vie de l'auteur des *Prologomènes*. A certains égards, elle rappelle celle de certains grands hommes de la Renaissance italienne à la personnalité puissante, à l'ambition démesurée, avides de vivre et de paraître, à la fois humanistes, diplomates, politiciens et hommes de guerre. Témoin lucide de la décadence où se trouvèrent les pays musulmans de l'Afrique du Nord et de l'Espagne, Ibn Khaldoun chercha par tous les moyens, avec un opportunisme souvent peu élégant, à occuper une place de premier plan sur la scène politique pour pouvoir imprimer, comme il l'entendait, au cours des événements, l'impulsion de son génie. Car cet homme à l'activité débordante avait une très haute opinion de lui-même et si les autres hésitaient parfois à reconnaître ses talents, il ne se lassera jamais, lui, d'étaler, avec une candeur désarmante, ses faits et gestes, à travers les diverses péripéties où il s'est trouvé mêlé.

Quand finalement ses échecs répétés lui firent perdre le goût de la politique active, il se tourna avec ardeur vers une vie studieuse pour enseigner et pour léguer à la postérité les fruits de son expérience. Il s'était, en fait, suffisamment mêlé aux affaires de ce monde, aux intrigues des cours, aux soucis de l'administration, il était au courant des exigences de la vie politique et diplomatique, il avait reçu de nombreuses confidences, et finalement sa formation philosophique, littéraire et historique était suffisamment poussée pour qu'il pût

songer, avec un « stoïcisme attristé » (1), à vaquer paisiblement à son immense œuvre.

Tout dans sa vie ne fut pas édifiant. Certes, il eut toujours bonne conscience et son *Autobiographie* n'est d'aucune manière un livre de « Confessions » mais bien plutôt une *Apologia pro domo sua!*... Mais ses lecteurs se sont montrés parfois plus exigeants que lui ou plus perspicaces. Dans l'excellente étude que le Dr Taha Hussein lui a consacrée, il y a déjà plus de quarante ans (2), certains aspects de la physionomie d'Ibn Khaldoun ne brillent pas d'un vif éclat. L'auteur du *Livre des Jours reconnaît* qu'il était « un diplomate très fin et très habile » mais il s'empresse d'ajouter que « toutes ses qualités diplomatiques, il les mettait au service non pas tant d'un Etat ou d'une dynastie, que de sa propre personne. Ce qui domine chez Ibn Khaldoun, c'est l'idée du « moi ». » (p. 21). Sa fidélité à l'égard de ses amis n'était pas à toute épreuve :

«...sans le moindre scrupule, il trahit ses maîtres un fort grand nombre de fois, mena à Fez toutes les intrigues possibles, se vendit à Abou Salem, se conduisit d'une façon indigne avec son ami le gouverneur de Bougie... » (p. 22). « Il était très in-fatué de lui-même » ... et il « semble n'avoir connu

---

(1) L'expression est de M. Bothoul in, *Ibn Khaldoun, sa philosophie sociale*, Paris, Geuthner, 1930, p. 80. Ailleurs il parle d'un « pessimisme déguisé » (p. 78). Par contre, le Dr. Taha Hussein (cf. note suivante), trouve que « ni la décadence de l'empire arabe ni les troubles qui ont traversé la vie d'Ibn Khaldoun n'ont transformé son caractère qui apparaît, à la fin de sa vie comme au début, bien plutôt gai, entreprenant et gai » (p. 20)

(2) *Etude analytique et critique de la philosophie sociale d'Ibn Khaldoun* Thèse de doctorat d'Université à la Faculté des Lettres de Paris, Paris, Pedone, 1917.



ni patrie, ni famille. La patrie, c'est l'endroit où il peut vivre dans l'aisance et la considération » (p. 23).

Mais ces jugements plutôt sévères n'empêchent pas le Dr Taha de reconnaître les dons exceptionnels de l'auteur des *Prolegomènes* : « ... la force de son intelligence la supériorité d'un esprit rarement doué, l'immensité et la solidité de ses connaissances, l'originalité de ses conceptions, la valeur incontestable de ses ouvrages nous importent beaucoup plus que ses actions. Les hommes dépourvus de scrupules, les courtisans habiles et rusés ne manquent pas en ce monde. Mais les hommes dont l'intelligence est originale et féconde sont plutôt rares. Et Ibn Khaldoun est certainement un de ces derniers. » (p. 24)



Avant d'analyser l'ouvrage dont nous signalons aujourd'hui la réédition et la traduction en anglais, à savoir les *Prolegomènes*, disons un mot des autres livres d'Ibn Khaldoun. Nous ne parlerons que des œuvres actuellement existantes <sup>(1)</sup>.

1) *L'Histoire Universelle (Kitâb al-'Ibar)*. Comme ses devanciers, Ibn Khaldoun entreprend de raconter l'histoire du monde depuis la création jus-

---

(1) La bibliographie sur Ibn Khaldoun est très abondante. En appendice à la traduction anglaise des *Prolegomènes* par F. Rosenthal, M. Walter Fischel, un des bons connaisseurs d'Ibn Khaldoun a donné une « Selected Bibliography » classée par ordre alphabétique des auteurs (v. 3, p. 485 - 512). Celle de M. Henri Peres, plus abondante et plus explicite est classée selon la nature des livres et des articles consacrés à l'auteur des *Prolegomènes*: *Essai de bibliographie sur la vie et l'œuvre d'Ibn Khaldoun, in Studi orientalistici in onore di Giorgio Levi della Vida*, Roma, Istituto per l'Oriente, 1956, t. 2, p. 304 - 329.

qu'à son époque. Mais alors que jusqu'ici, les auteurs se contentaient de donner chronologiquement la suite des événements, Ibn Khaldoun divise son *Histoire* en plusieurs chapitres consacrés chacun à une nation ou à une dynastie. L'ouvrage comprend trois grandes sections ou trois Livres : Le premier est consacré à l'étude de la civilisation et sert d'*Introduction* au reste du livre. C'est celui qui a été traduit sous le titre de *Prolégomènes*. Le deuxième contient l'histoire des Arabes et d'autres peuples depuis la création jusqu'au 15<sup>e</sup> siècle. Enfin la troisième partie, l'histoire des Berbères.

2) *L'autobiographie* appelée aussi *al-Ta'rif* qu'il a mise en appendice à sa grande Histoire.

3) *Lohâb al-Mohassal* i.e. la quintessence du *Mohassal* qui est un livre de théologie de Fakhr al-Dîn al-Râzî. Le texte arabe a été édité par le P. Luciano Rubio (1).

4) Un ouvrage de mystique intitulé *Shifâ' al-sâ'il li-tahdhîb al-masâ'il* (2).

Venons-en maintenant à l'ouvrage capital de Ibn Khaldoun, celui qui l'a rendu célèbre et qui porte les marques de son génie. Il s'agit de la *Moqaddima*.

Comme nous venons de le dire plus haut, il s'agissait au début d'une *Introduction* à la grande *Histoire Universelle*. Comme tous les auteurs qui entreprenaient un tel travail, Ibn Khaldoun pensait définir l'objet de l'histoire, établir ses lois, montrer les erreurs de ses devanciers le tout illustré d'exemples. Mais ce dessin primitif prit aux cours des années une ampleur inaccoutumée et peu à

(1) A Tétouan en 1952.

(2) Cf. une analyse succincte de cet opuscule par M. 'Abdallah 'Enân, *Ibn Khaldun. Hayâtoho wa torâthoho 'l-fikri*, 2<sup>e</sup> éd. Le Caire 1953, p. 154 - 156.

peu l'ouvrage devint assez grand pour avoir son autonomie.

Un regard sur la table des matières nous montre que cet ouvrage est logiquement divisé et traite parfaitement son sujet. Ibn Khaldoun commence par parler du milieu physique dans lequel vit l'homme et l'influence que ce milieu exerce sur lui. Puis suit une discussion sur l'organisation sociale primitive, les rapports réciproques des diverses sociétés qui la composent et le rapport de ces sociétés à la forme la plus élevée, la vie sédentaire.

Puis l'auteur examine cette vie sédentaire en général telle que la représente la cité, puis d'une façon plus particulière la forme qu'elle prend dans l'Islam avec l'institution du Califat. Il revient ensuite à l'étude de la cité pour examiner les divers moyens qui s'y pratiquent pour y acquérir les richesses. Enfin le livre se termine par un long examen des arts et des sciences qui naissent dans la cité.

Nous allons résumer maintenant succinctement ces diverses parties des *Prolegomènes* en nous en tenant à l'essentiel.

\*  
\*\*

L'historien est sujet, dans son interprétation des faits historiques à un certain nombre d'erreurs. Ibn Khaldoun essaie de déterminer les causes qui ont conduit à ces erreurs. Il en distingue sept. Tout d'abord la partialité des auteurs. Ou bien ils se laissent entraîner à mal juger ceux qui ne partagent pas leurs convictions religieuses ou politiques ou bien ils flattent ceux qui sont puissants.

Une deuxième cause d'erreurs, c'est la crédulité des historiens à l'égard des narrateurs dont ils acceptent les récits sans esprit critique. Le meilleur

moyen de se prémunir contre cette erreur, c'est d'appliquer à ces récits le même procédé d'*improbatio* et *justificatio* (*tajrih wa ta'dil*) que l'on applique pour s'assurer de la probité et de la véracité des traditionnistes.

La troisième cause des erreurs historiques, c'est « l'ignorance de la nature des choses qui naissent de la civilisation ». Ibn Khaldoun donna à cette troisième règle une grande importance : « La règle qu'il faut employer pour discerner dans les récits la vérité de l'erreur, règle fondée sur l'appréciation du possible et de l'impossible, consiste à examiner la société humaine, c'est-à-dire la civilisation ; à distinguer, d'un côté, ce qui est inhérent à son essence et à sa nature, et d'un autre côté, ce qui est accidentel et dont on ne doit pas tenir compte ; puis à reconnaître ce qu'elle n'admet pas. En agissant ainsi nous avons une règle sûre pour distinguer dans les récits la vérité de l'erreur, le vrai du faux, et cela par une méthode démonstrative qui ne laisse aucune prise au doute. Alors si nous entendons raconter quelque événement qui serait arrivé dans la société humaine, nous sommes en état de reconnaître si nous devons l'accepter comme vrai ou le rejeter comme faux. Nous avons ainsi un instrument qui permet d'apprécier les faits avec exactitude et qui pourra servir aux historiens qui, dans leurs écrits tâchent de marcher dans la voie de la vérité. » (t. 1, p. 77).

La possibilité dont il s'agit n'est pas une possibilité absolue, une pure notion intellectuelle mais bien une possibilité ordinaire, normale, celle que le bon sens appuyé sur une expérience approfondie des faits sociaux permet d'établir. Il y a des lois générales qui se dégagent des événements et celui qui écrit l'histoire ne peut impunément les ignorer.

Quelles sont ces lois ? Il y a d'abord la loi de causalité. Il y a dans le monde un certain déterminisme, une liaison de causes et d'effets. Ibn Khaldoun n'admet pas le hasard pour expliquer les faits. Mais musulman convaincu, il admet le miracle et donc une intervention divine dans le cours des événements. Avec cela, il professe une certaine fatalité historique contre laquelle les efforts des individus sont impuissants : « La décadence des empires étant une chose naturelle se produit de la même manière que tout autre accident, comme par exemple la décrépitude qui affecte la constitution des êtres vivants. La décrépitude est une de ces maladies chroniques qu'il est impossible de guérir ou de faire disparaître car elle est une chose naturelle et de telles choses ne subissent pas de changement. » (t. 2, p. 120).

Il y a en second lieu une « similitude » des faits au cours de l'histoire : « Le passé et l'avenir se ressemblent comme deux gouttes d'eau. » (t. 1, p. 15). La cause principale des similitudes sociales, c'est l'uniformité mentale de l'espèce humaine. La diversité des races n'est qu'accidentelle. Il y a fondamentalement une communauté d'origine, affirmée tout aussi bien par la Bible que par le Coran. Il y a aussi une tendance foncière à l'imitation qui uniformise le comportement des hommes : imitation des princes par leurs sujets, imitation du vaincu par le vainqueur ou, inversement, du vainqueur par le vaincu.

Enfin il y a une loi de dissemblance qui atténue la loi précédente. Loi purement empirique d'ailleurs. Ibn Khaldoun lui donne des raisons géographiques, économiques et politiques. Le climat joue, d'après lui un grand rôle dans la différenciation des peuples ; la situation géographique aussi :

différences entre la société nomade et la société sédentaire, entre celle qui s'établit au bord de la mer et celle qui se fixe avant dans les pays ; entre celle qui vit de l'agriculture ou celle qui mène une vie pastorale. C'est précisément l'objet des Prolégomènes d'étudier la société humaine et les lois qui la régissent. En une formule célèbre, Ibn Khaldoun assigne ainsi à l'histoire son objet : « L'Histoire a pour véritable objet de nous faire comprendre l'état social de l'homme, c'est-à-dire la civilisation et de nous apprendre les phénomènes qui s'y rattachent naturellement, à savoir la vie sauvage, l'adoucissement des mœurs, l'esprit de famille et de tribu, les divergences de supériorité que les peuples obtiennent les uns sur les autres et qui amènent la naissance des empires et des dynasties, les distinctions des rangs, les occupations auxquelles les hommes consacrent leurs travaux et leurs efforts, telles que les professions lucratives, les métiers qui font vivre, les sciences, les arts, enfin tous les changements que la nature des choses peut opérer dans le caractère de la société. » (t. 1, p. 71).

Mais la société qu'étudie Ibn Khaldoun c'est avant tout l'Etat organisé qu'il appelle tantôt « *sh'ab* » i.e. peuple, tantôt « *omma* » c'est-à-dire nation. Il ne semble pas s'être rendu compte de l'importance qu'il y aurait eu à étudier, à l'intérieur de cette société politique, d'autres groupements dont quelques uns ont joué un rôle considérable dans la vie de l'Islam : confréries religieuses, sociétés de libres-penseurs, écoles de théologiens ou de juristes. S'il arrive à Ibn Khaldoun de mentionner leur existence, il néglige cependant de les étudier. Le but essentiel de ses études, c'est l'histoire et l'histoire pour lui comme pour ses prédécesseurs, c'est avant tout la succession des événements politiques.



Il conçoit d'ailleurs l'Etat politique à l'instar d'un individu « Comme un homme, il naît, grandit, meurt, et la durée de sa vie pas plus que celle des hommes ne saurait dépasser certaines limites. »

Kremer voit dans Ibn Khaldoun un « historien de la civilisation ». On voit d'après ce que nous venons de dire combien une telle appellation peut prêter à équivoque. Comme le fait remarquer à juste titre le Dr Taha Hussein, Ibn Khaldoun n'a pas voulu faire et n'a pas fait cette histoire. C'est avant tout un auteur qui a une théorie philosophique de l'histoire en général et s'il rapporte certains faits historiques, c'est pour étayer les diverses articulations de sa théorie. Aussi le Dr Taha Hussein intitule-t-il son étude sur l'auteur des *Prolégomènes, La Philosophie sociale d'Ibn Khaldoun*.

Le plan que se trace Ibn Khaldoun est très logique. Il montre d'abord que l'homme est un être essentiellement social ; il détermine ensuite les lois qui règlent cette société puis il suit la société dans son développement : d'abord la vie de la société nomade, puis de la société sédentaire, le gouvernement qui la régit, ses différentes formes, les moyens d'acquiescer qui y sont pratiqués et enfin les arts et les sciences qui y naissent.

Tout d'abord la démonstration de la sociabilité humaine. Ibn Khaldoun reprend les considérations des philosophes grecs et arabes. Il y a une telle interdépendance entre les hommes obligés de subvenir à leurs besoins immédiats qu'ils doivent vivre en commun et se diviser le travail.

Cette sociabilité est un sentiment inné chez l'homme que Dieu a déposé dans son âme. A cette société naturelle qui n'a pas encore une forme politique, l'intelligence et la réflexion apportent les transformations nécessaires pour qu'elle se hausse

à un Etat politique doté de ses divers organismes.

Trois phénomènes indépendants de la société exercent continuellement sur elle une action considérable : le climat, le milieu géographique et la religion. Voyons rapidement le rôle de ces facteurs.

Dans un très long chapitre, Ibn Khaldoun expose, d'après les géographes grecs (surtout Ptolémée) et arabes (surtout Idrissi) la géographie universelle. Il reprend leur division du monde en sept climats et reconnaît l'influence de divers degrés de température sur le corps et le caractère des hommes et, par là, sur la civilisation. C'est seulement dans les pays tempérés que la civilisation a existé et c'est dans le quatrième climat que se réalise la civilisation la plus parfaite. C'est en Syrie et Mésopotamie que les religions révélées ont fait leur apparition et c'est dans ces pays qu'ont fleuri les sciences et les arts. Ibn Khaldoun essaie, — Montesquieu fera de même, — d'expliquer scientifiquement l'influence du climat sur le caractère. Les gens du midi ont le caractère tout à fait léger, dit-il, ils ne connaissent pas le calme. Ils passent la plus grande partie de leur vie dans la joie et les danses : « La véritable cause de ce phénomène est celle-ci : selon un principe qui est bien établi dans les traités de philosophie, la joie et la gaité résultent naturellement de la dilatation et de l'expansion des esprits animaux, tandis que la tristesse dérive de la cause contraire, c'est-à-dire de la contraction et de la condensation de ces esprits. On a constaté que la chaleur dilate l'air et la vapeur, les raréfie et en augmente le volume. (t. " , p. 174 - 175) (1).

---

(1) Cf. Montesquieu, *L'Esprit des Loix*, liv. XIV, ch. II.

Sans être aussi forte que celle du climat, l'influence du milieu géographique sur le caractère est encore notable. Ibn Khaldoun lui consacre un chapitre. Les pays riches, qui ne demandent que peu d'efforts aux habitants pour leur subsistance, permettent au peuple de vivre dans l'aisance et bientôt dans le luxe et le plaisir. D'où diminution du goût de l'effort, affaiblissement de l'organisme, perte des forces guerrières. Au contraire les habitants des pays pauvres, surtout ceux du désert, vivent frugalement, ont meilleure santé, leurs mœurs sont plus saines, ils sont vigoureux, ils sont portés à la dévotion.

Le troisième facteur extra social qui agit sur le développement de la société est celui de la religion. Ibn Khaldoun lui consacre le dernier discours préliminaire. Disciple fidèle d'Averroès en ce qui concerne les rapports de la philosophie et de la religion, il affirme qu'il ne peut y avoir de contradiction entre les deux. L'âme est l'intermédiaire entre l'homme et Dieu. Douée d'une puissance spirituelle, elle est impérissable, elle peut pénétrer le monde des idées et communiquer avec Dieu. Mais tous les hommes n'ont pas ce pouvoir au même degré. Beaucoup d'entre eux se perdent dans les vanités du monde sensible. D'autres, par contre, ont reçu de Dieu des révélations qu'ils doivent transmettre aux hommes : ce sont les prophètes. Et seules les religions fondées sur ces révélations sont vraies. Dans ce chapitre, Ibn Khaldoun fait un exposé tout-à-fait orthodoxe sur le prophétisme, la distinction du prophète et de l'apôtre, la possibilité des miracles réalisés par les saints, le caractère miraculeux du Coran etc.

**G. C. Anawati**

*(à suivre)*

## LE MANITOU

### DE LA RUELLE DES ABLUTIONS

**J**e ne sais au juste ce qui est advenu de la ruelle des Ablutions. Il y a bien quinze ans que je n'y ai mis les pieds, que je n'ai seulement pensé à elle. Il a fallu qu'une image fugitive traverse aujourd'hui mon esprit pour que le souvenir de cette ruelle me revienne. Êt me voilà reculant dans le temps, quinze ans en arrière; me voilà transporté tout à coup, d'un des recoins de l'hôtel Shepherd's, au beau milieu de la ruelle des Ablutions. La connaissez-vous cette ruelle?

\*  
\*\*

« Mieux vaut prier que dormir. » C'est par ces mots, énoncés d'une voix tonitruante, que le Cheikh Ahmad Tartour, juché sur le minaret de la mosquée d'El Sayeda, entendait réveiller les habitants du quartier pour qu'ils viennent faire leurs dévotions: il ne faisait que son devoir. Il élevait ses deux mains ouvertes à la hauteur de ses joues, les yeux clos, les traits

---

**N.D.L.R.** — Youssef el Sebaï est l'auteur de nombreux contes, romans, pièces de théâtre, scénarios de films d'une veine humoristique et moderne. Il est actuellement Secrétaire du Conseil Supérieur des Lettres et des Arts.

tirés par les efforts qu'il faisait en forçant la voix : on aurait dit que son cœur, ses poumons et ses entrailles étaient sur le point d'éclater sous la violence de ses appels.

Et pourtant personne ne l'entendait. Le peuple dormait à poings fermés. Les quelques individus que sa voix atteignait se persuadaient aisément que mieux valait dormir que prier. La chaleur du lit, la douceur du sommeil ne valaient-elles pas mieux que deux genuflexions et deux prosternations ? Et cette eau froide qui glace les extrémités... Non, décidément il valait mieux continuer à roupiller.

C'est ainsi que l'aube confuse ensevelissait tout le quartier dans son silence. On eût dit que les cris et les exhortations du Muezzin ne s'adressaient point à ces demeures paisibles, sauf toutefois à un coin où l'on pouvait déjà remarquer des signes d'activité. Des murmures, des chuchotements, des échos de tousserie et de crachotement, autant de signes révélateurs : il y avait là des croyants qui avaient déserté le sommeil pour faire leur devoir, pour donner à Dieu ce qui est à Dieu.

Ces gens sont les habitants de la ruelle des Ablutions, située en face de la porte arrière de la mosquée d'El Sayeda. C'est de ce côté que se trouvent aménagés les lavabos réservés aux ablutions des fidèles. A vrai dire, cette ruelle ne peut être considérée comme habitable. En effet, elle n'a que cent mètres de long sur dix de large ; la mosquée occupe un des côtés et, de l'autre, il y a une rangée de petites boutiques. Ce n'est donc point là un lieu où l'on pourrait s'attendre à voir des habitations. Et pourtant un tas de gens s'y trouve à demeure et

elle grouille d'individus de toute espèce. Que leur importe s'ils n'y trouvent nulle chambre pour se loger ? La ruelle ne les accueille-t-elle pas avec joie dans son sein ? A quoi leur serviraient les maisons et les logements ? Les trottoirs ne sont-ils pas leurs meilleures demeures ? Ils y trouvent des plates-formes en pierre et en asphalte où reposer leur corps rompu de fatigue. N'est-ce pas là un gage de plus qu'ils auront dans l'au delà des couchettes couvertes de soieries précieuses et de brocarts ? En effet, la ruelle était flanquée çà et là de plates-formes faiblement surélevées sur lesquelles se tapissaient les élus du Seigneur, en permanence. Loin de moi l'idée que le fait qu'ils aient adopté cet endroit auprès de la mosquée signifiât leur attachement inaltérable à la loi divine : cette sainte loi ne les tracassait guère. Je désirais simplement faire une constatation : celle de leur présence continue dans la ruelle. C'est en effet sur ces plates-formes qu'ils travaillaient, dormaient, mangeaient et buvaient. J'ai donc dit qu'ils étaient là en permanence pour les différencier d'autres habitués de la ruelle qui, eux, sont des nomades parcourant la ville et s'y aventurant tout le long du jour, pour ne revenir à la ruelle qu'une fois la nuit tombée, rapportant avec eux les biens du bon Dieu.

La première personne éveillée fut la Cheikh Mohamed. Ne croyez pas que je fais erreur en disant « la », car c'est bien d'elle que je veux parler : une femme. Qu'on l'appelle « Cheikh Mohamed », qu'y puis-je ? Tous les gens de la ruelle s'accordent à lui donner ce nom.

Cheikh Mohamed se réveilla donc quoi-



qu'aucun signe extérieur ne vint trahir son éveil. D'ailleurs, et en tout temps, on ne pouvait remarquer sur ses traits de différence entre le sommeil et l'état de veille. Ses paupières s'agitèrent un tant soit peu, puis s'entr'ouvrirent, découvrant deux yeux hagards où le blanc avait cédé la place au jaune, un jaune maculé de rouge. Il se passa un bon moment avant qu'elle n'eût la force de se soulever sur ses mains pour s'affaler sur son céans à même la plate-forme. Elle couvrit sa tête et son corps gras et flasque d'un linge mille fois rapiécé et auquel la saleté avait donné une teinte quasi uniforme en le recouvrant d'une épaisse couche de crasse. Elle étendit nonchalamment son bras pour tâter le pois chiche encastré dans son genou. Ce pois, que le Cheikh Atrisse avait posé sous la peau recouvrant la rotule après y avoir pratiqué une incision, devait — aux dires du Cheikh — absorber tous les maux de ce corps éléphantique. La femme remarqua que la peau autour du pois était enflammée; elle faisait du pus. Mais elle se rassura en murmurant : « Dieu confie son secret au plus petit grain. »

Les habitants de la ruelle se réveillaient maintenant les uns après les autres. Voilà le Cheikh Ahmad debout. Cette fois c'est un homme, rassurez-vous. Il dormait au bas de la plate-forme. Il chercha son sabre en tâtonnant. Ce sabre, il le déposait toujours sous sa tête avant de s'assoupir. L'ayant retrouvé, il enfila ses babouches, lança un bref salut au monticule de chair recouvert du linge crasseux, saisit militairement son sabre et vida les lieux.

Ce Cheikh Ahmad est un dur qui ne quitte jamais son sabre de bois ni les multiples déco-

rations qui ornent son caftan vétuste. Que d'incursions et de faits d'armes ne lui compte-t-on pas dans les dédales du quartier de Baghâla et parmi les cahutes d'El Mawardi. Il avait l'habitude de déambuler, suivi d'une horde de gamins qui répondaient, tel un écho, à ses cris de « Allah Haï ». De temps à autre, il s'arrêtait, fendait l'air de son sabre, à droite, puis à gauche, obligeant les gosses à se garer en se jetant à plat ventre. Notre héros reprenait alors sa marche, la face épanouie et entonnait : « Dieu soit loué, la victoire est proche. »

L'on dit que cet homme fut jadis un des étudiants d'El Azhar les plus enthousiastes : qu'il fut un des chefs de la révolution. Plus tard, ses fonctions mentales déraillèrent et il poursuivit la lutte à sa manière. Il n'y a au fond rien de mal à cela car, en ce faisant, il ne diffère ni peu ni prou de bien d'autres personnes qui luttent comme lui pour la bonne cause dans ce pays. Il conçoit la lutte comme ses facultés mentales la lui représentent. Les autres aussi sont convaincus que leur propre méthode d'action est la bonne. La patrie profite-t-elle davantage des faits et gestes de ces derniers que des pantalonnades de notre fantoche ? On est en droit d'en douter (1).

A la tombée de la nuit, le cheikh s'en retournait à la ruelle, le cœur léger, l'esprit tranquille, le corps harassé de fatigue à force de turbiner. En quête de repos, il détendait son corps au pied de la plate-forme occupée par Cheikh Mohamed. Il partageait avec elle les

---

(1) L'action de ce conte se passe au début avant la guerre de 1939.

piastres et les miches récoltées, dans ses pérégrinations, des mains de personnes charitables.

Mais voilà que la porte du lavabo des ablutions est maintenant assaillie par la horde des fidèles, ce résidu des habitués de la ruelle, tous ces faibles d'esprit, ces apathiques, ces éclopés, en un mot, tous ceux que leur état prédestine à la piété. Ils s'engouffrent à l'intérieur, s'accroupissent en rang, face aux robinets et commencent leur toilette : gargarisme, mouchage, crachotement, voilà autant de sons cacophoniques qui crépitent de toutes parts. Et puis c'est la ruée au sein même de la mosquée.

Que l'homme est un être paradoxal ! A peine Dieu l'a-t-il comblé et élevé qu'il s'enorgueillit et s'éloigne de son bienfaiteur. Dès que le Seigneur se souvient de lui, il oublie la Providence.

Jettons en effet un regard sur ces hommes rangés, s'agenouillant et se prosternant en implorant leur Créateur. Examinons leur position sociale et faisons le décompte de ce que le Tout-Puissant leur a alloué. Oh, surprise ! Ce sont tous des pauvres, des malheureux, des déshérités du sort ; la plupart sont de ceux qu'on appelle la « basse classe », tous, même ce fonctionnaire du ministère des Wakfs qui a laissé pousser sa barbe et que l'on aperçoit parmi eux. Ses camarades ne le considèrent-ils pas comme fou, ou, pour le moins, idiot ?

Il y a là matière à réflexion. Ce symptôme exige une étude ; cette énigme attend une solution. Affaiblissement de la foi, ébranlement de la croyance vont de pair avec l'augmentation du bien-être. La cause réside-t-elle dans le fait que la logique sur laquelle repose l'aposto-

lat n'est désormais plus convaincante, ou bien est-ce une aberration de l'esprit humain ? Pour ma part, je fais plus confiance à mon cœur qu'à mon cerveau. Toutes les fois que mon esprit commande, je sens que je suis sur le point de m'égarer. Si c'est mon cœur qui dicte les ordres, ma foi se raffermi ; je sens plus vivement la présence de Dieu.

Maintenant la prière est terminée ; on voit des fidèles qui se retirent et d'autres qui demeurent sur place. Cependant un seul des habitants de la ruelle n'a pas encore quitté sa couche ; il n'a pas bronché. Plongé dans un profond sommeil, tassé sur lui-même, recroquevillé à tel point que ses genoux touchent son menton, le bruit de la ruelle, avec son tapage et ses cris, ne l'a point incommodé. Il a continué à sommeiller jusqu'à ce que le jour ait franchement annoncé sa présence et que la lumière ait inondé la ruelle.

Les boutiques commencèrent à ouvrir leurs portes, le vacarme et le mouvement s'accrochèrent. C'est alors que son corps replié se retourna, s'étira, puis il bailla et se leva pour s'asseoir sur son lit à l'endroit même où il était couché. Il se frotta les yeux de la main droite en se grattant la tête et le dos de la gauche. Ses yeux rouges et gonflés s'entr'ouvrirent graduellement. Il entrevit alors au loin le petit Catcoute <sup>(1)</sup> le serveur de la boutique qui débite le « foul » et la « ta'mya » <sup>(2)</sup>. Le patron, Maître Fleiche, avait accroché sur sa boutique une enseigne

(1) Poussin, surnom amical.

(2) *Foul* : fèves longuement cuites qui constituent le plat ordinaire du petit peuple. *Ta'mya*, boulettes de fèves.

ainsi conçue : « Unique Restaurant National ». Et l'on se demande si c'est le restaurant qui a usurpé le nom de la nation ou si ce sont les chefs nationaux qui ont tiré avantage de la renommée du restaurant.

S'étant dûment frotté les yeux, gratté le corps et ayant rebailé, l'homme apostropha le gosse :

— Bonjour, Catcoute !

— Bonjour, Oncle Ibrahim !

— Prépare-moi une demi-miche et des « ta'mya ».

— Nous n'avons pas encore malaxé la pâte à « ta'mya ».

L'enfant se précipita à l'intérieur de la boutique, jeta, dans un mortier tout barbouillé de saletés et placé dans un des coins, les ingrédients dont se compose la « ta'mya » : fèves, oignons, verdure, et se servant d'une lourde barre de fer, il se mit à triturer et mélanger le contenu du mortier pour le réduire en pâte homogène. Un instant après arriva Maître Éleiche vêtu d'une « gallabya » aux manches retroussées et coiffé d'un turban. Il éjecta deux crachats et dit :

« Oh, Toi Tout-Puissant ! Oh, Toi Omniscient ! » Il se mit ensuite à frire les croquettes de « ta'mya » dans l'huile noire restée dans la poêle depuis la veille.

Pendant tout ce temps, notre homme était toujours assis, les jambes croisées sous lui, sans bouger. Il avait tout simplement étendu le bras vers une caisse de bois posée contre le mur. Il y avait plongé la main et en avait retiré, entre ses doigts, un peu de tabac. Puis il avait pris

dans l'une de ses poches une feuille de papier à cigarettes et en avait roulé une.

Cet homme, c'était Ibrahim El Okb. C'était probablement l'homme le plus sain de corps et d'esprit de la ruelle. Il n'avait point de tares ; ce n'était ni un idiot ni un déséquilibré ; il n'appartenait donc point au groupe des élus du Seigneur ; il n'en était ni membre résidant ni membre visiteur. On le considérait comme un homme d'affaires bien qu'il ne bougeât pas de sa place, ni de nuit, ni de jour. Cependant il était continuellement affairé. De l'endroit où il se tenait, il dirigeait une grande organisation. Lorsque je dis : « une grande organisation », je le dis sans arrière-pensée de sarcasme ou de raillerie ; j'affirme qu'elle était vraiment vaste ; qu'elle avait des branches dans toutes les rues du Caire, dans toutes ses artères, tous ses bars et tous ses établissements publics. Elle avait des employés qui se relayaient sans cesse. Vous pourriez peut-être penser que cet homme était un des chefs de la pègre, des mendiants, des pickpockets et de leurs semblables. Eh bien, non ! Je ne plaisante pas, voyons ! Cet homme était un homme d'affaires pour tout de bon : ses affaires étaient parfaitement en règle avec la loi ; il vendait, il achetait... C'était le manitou des ramasseurs de mégots. Nul ramasseur ou ramasseuse qui ne fût sous ses ordres, à son service. Même ceux qui ne dépendaient pas de lui directement recevaient de lui leur paie, car c'était à lui, en définitive, qu'ils devaient recourir pour écouler leur marchandise. Le travail de cet homme consistait à lancer les ramasseurs de mégots à la recherche de cette marchandise contre un paiement fixe pour un nombre mini-

mum de mégots. Si ce minimum était dépassé, il payait au ramasseur — pour l'excédent — un millième par cinquante mégots. Les ramasseurs qui ne dépendaient pas de l'organisation étaient payés sur la quantité qu'ils livraient. Le Caire était divisé en zones, les zones en sections, les sections en branches. Nul n'avait le droit d'empiéter sur la localité réservée à un autre. Des inspecteurs étaient chargés de faire la tournée de toutes les zones, sections et branches pour s'assurer de la bonne marche du travail.

Le siège de cette organisation n'avait pour tout agencement que deux grandes caisses et plusieurs bassines. Dans l'une des caisses on déposait les mégots et dans l'autre, le tabac en vrac. Les bassines servaient au dévidage des mégots. De plus, il y avait une caisse en bois où étaient déposées les cigarettes une fois roulées.

El Okb était considéré comme l'un des richards de la ruelle des Ablutions; c'était un homme envié. Nul ne se laissait prendre à son apparence mesquine, à ses habits élimés. Les gens de la ruelle estimaient qu'il devait avoir ramassé de son commerce des dizaines de livres sinon des centaines. Quant à lui, regardant et avare, il changeait, au fur et à mesure, son argent en grosses coupures qu'il cachait dans une ceinture à même son ventre. C'était donc là la raison pour laquelle il dormait replié sur lui-même, en boule, les genoux au menton, cachant jalousement son ventre et le précieux trésor qui l'entourait!

El Okb leva la tête, et d'une voix haute et courroucée réclama son déjeuner :

— As-tu fini avec ta friture de « ta'mya », Catcoute ?

Maître Eleiche lui répondit :

— Bonjour, Okb ; comment vas-tu ?

— Parfait. L'envoie-moi une demi-miche et des « ta'mya ».

— Salade au lait ou aux tomates ?

— Comme il te plaira.

Un instant plus tard le gosse arriva portant la mangeaille et attendit pour en toucher le prix. El Okb plongea sa main dans une boîte à cigarettes en fer-blanc et en retira cinq cigarettes qu'il remit à l'enfant. Celui-ci le regarda d'un air réprobateur :

— Cinq?...

L'homme retorqua sans sourciller :

— Des mégots « Players », fils de vieille pantoufle ! Si ça ne te plaît pas, laisse-les et prends sept « Samsoun ».

— C'est des « Players » propres au moins... pas mélangées ?

— Propres cent pour cent !

— Bon, donne. Je t'ai mis deux « ta'mya » de plus.

L'homme retira alors deux mégots de l'une des bassines et les jeta au mioche. Celui-ci les rejeta dans la bassine et dit avec des airs d'indignation :

— T'a-t-on dit que je consommais de la saleté ?

L'homme n'en pouvait mais. Avec un geste de colère, il remit à cet espèce d'aristocrate une cigarette entière et dit :

— Prends. C'est dommage pour ton corps de guignard !

A ce même instant, on entendit la voix de



tonnerre de Maître Eleiche, interpellant son apprenti. Celui-ci fourra les cigarettes dans sa poche et se débina.

El Okb avait à peine enfoncé ses longues dents noires dans la miche, qu'il entendit une voix fluète :

— Bon appétit, patron !

Le patron interpellé ne leva pas la tête, ne démordit pas, mais dit en avalant une grosse bouchée :

— Sois le bienvenu !

— Veux-tu que je t'apporte les sangsues maintenant ?

— A quarante.

— Nous avons dit cinquante.

— Quarante seulement.

— Disons quarante cinq, et c'est seulement pour te faire plaisir.

— J'ai dit quarante.

— Des anglaises ?

— Moitié, moitié.

— Je t'apporte les sangsues de suite. Es-tu prêt ?

Cette conversation suivait son cours sans qu'El Okb n'eût détourné son regard, n'eût cessé de mastiquer. Vous désireriez savoir de quoi il retournait. Permettez-moi de vous présenter l'interlocuteur, Osta Gade. Mais oyez plutôt son épithète entière : « Le Requéran du Pardon du Miséricordieux, Osta Gade Abdel Sabour, propriétaire du Salon de Coiffure, de Teinture Merveilleuse et de Sangsues Médicales. »

El Okb avait ressenti — deux jours auparavant — une migraine atroce. Il avait consulté Cheikh Mohamed qui l'avait expédié au Cheikh Atrisse. Celui-ci avait voulu lui greffer un pois

chiche, mais le malade avait refusé. Après les résultats catastrophiques que cette intervention chirurgicale avait eus sur le genou de la volumineuse malade, non ! il refusait catégoriquement. De guerre lasse, il avait dû recourir à Osta Gade, le grand toubib de la ruelle. Il est vrai que ce dernier était rapace, que même pour une simple consultation il fallait payer rubis sur ongle ; mais que faire ? Que faire avec cette maudite migraine ? Le pois chiche, il ne fallait pas y penser.

Tous ces conciliabules allaient leur train cependant que notre homme était toujours cloué sur place. Les habitants de la ruelle, voyez-vous, ne se donnent pas la peine de se déplacer. Pourquoi le feraient-ils quand leurs cordes vocales et leur langue sont là pour les servir à souhait ?

Osta Gade lui avait suggéré donc l'application de sangsues pour sucer le sang vicié, cause de la migraine. Il avait surenchéri sur la valeur de deux sangsues de taille, des perles ! Elles étaient plus grosses et plus puissantes que des serpents ! Et l'on avait commencé à palabrer et à marchander sur le coût de l'opération. « Soixante » avait dit le figaro — soixante cigarettes, s'entend —. El Okb ne démordait pas : son prix était de quarante, et pas un traître mégot de plus. Non, plutôt garder sa migraine ! Et voilà donc que ce matin, Osta Gade était revenu à la charge.

Un instant après, le coiffeur reparut avec les sangsues, et l'opération de pompage du sang commença. Le traitement n'empêcha pas El Okb de vaquer à ses affaires, de recevoir les clients et les agents, de compter les mégots,

d'en faire le triage selon les qualités et de répondre de temps à autre aux paroles de sympathie des visiteurs :

— Que Dieu te garde et te préserve du mal!

— Que Dieu te garde et te conserve la santé, répondait-il.

Il savait fort bien que son visiteur aurait voulu dire : « Plut à Dieu que tu n'en réchappes pas ! » C'est précisément pour cela que lui aussi répondait — in petto — : « Et qu'il en soit de même pour toi ! »

Mais voilà que la journée touchait à sa fin ; le va et vient autour d'El Okb se faisait de moins en moins intense. Bientôt il ne resta plus auprès de lui que son factotum favori « Do' do' », celui-là même qu'il lançait aux troussees des ramasseurs à toute heure, pour les épier et revenir rapporter à son patron ce qu'il avait vu et entendu au jour le jour.

Ils commencèrent tous deux à compter, à faire le décompte des bénéfiques de la journée. Puis Do' do' se précipita au dehors pour échanger la petite monnaie contre de grosses coupures qu'El Okb pourrait fourrer facilement dans sa ceinture. Quand le commis retourna, un instant plus tard avec les gros billets, le patron le laissa auprès des caisses contenant sa marchandise et se précipita lui aussi au dehors, vers les lavabos, autant par besoin que pour dissimuler l'argent dans sa ceinture. C'était d'ailleurs la seule fois de la journée qu'il mettait les pieds quelque part dans la mosquée. Après cela, que les gens le qualifient de mécréant, il s'en battait l'œil.

L'annonce de la prière du soir avait déjà

résonné dans les airs depuis un bon moment. Les boutiques commençaient à fermer leurs portes et le silence s'étendait déjà sur la ruelle. El Okb roula son corps en boule et ferma les yeux. Tous les faibles d'esprit, élus du Seigneur, se vautrèrent dans ce qui leur servait de couche, sauf un seul qui, battant le sol de la ruelle de son sabre, criait à tue-tête : « Ouahedouh ! » Le Cheikh Ahmad revenait de sa tournée.

\*  
\*\*

Tel était le programme habituel des journées que passait Oncle Ibrahim El Okb dans la ruelle des Ablutions, il y a de cela quinze ans. Je n'ai pas l'intention de suivre le cours de sa vie au jour le jour, malgré tout ce qu'elle a pu contenir d'enseignements et d'agréments. Je sauterai donc l'histoire de dix années de son existence ; une bien longue période certes, quoique l'esprit puisse l'enjamber en un clin d'œil.

Ceci fait, n'essayons pas de le retrouver dans la ruelle des Ablutions ; il n'y est plus. Nous ne remarquerons auprès de lui aucun des anciens habitants de la ruelle ; ils n'ont plus rien à faire dans sa vie. Il n'y a que le fidèle Do'do' qui est toujours dans son village.

Emboîtons-lui donc le pas à ce stage de son histoire. Nous le voyons à son bureau du quartier de Nasrya. Comme il a changé d'apparence, c'est inouï ! La calotte noire et crasseuse qui lui servait de couvre-chef a disparu pour céder la place à un monumental turban blanc et rouge. Cette coiffure lui donne de l'importance, de la prestance. Il porte un caftan de soie et une toge sortant de chez le bon faiseur.

Il trône avec une superbe précieuse ; il commande le respect. Il y a en lui toutes les apparences d'un homme cosu et prospère.

Do'do' Effendi fait alors son entrée pour exposer les comptes du jour. Il en lit les détails, et notre homme écoute attentivement.

Je dois vous dire qu'il avait pris la concession de l'enlèvement des ordures de l'armée britannique. Il avait en effet déserté la ruelle des Ablutions dès le début de la guerre. C'est alors qu'il avait commencé à exhumer les billets qu'il avait ensevelis dans sa ceinture.

Ordures ménagères, soit ; mais cela ne signifiait pas uniquement ce que vous et moi appelons de ce nom. Grâce aux billets de banque que Do'do' savait passer judicieusement, tantôt aux cuisiniers, tantôt au sergent anglais, les poubelles contenaient, sous les couches d'ordures, de vrais trésors : boîtes de conserves, cigarettes, couvertures de laine, armes et toutes sortes d'articles qu'il semblait possible aux armées alliées de faire passer à la sauvette.

C'est ainsi qu'El Okb, de marchand de mégots qu'il était, devint « commerçant en ordures ». Le mot — malgré toute son apparence sordide — ne choquait pas notre homme outre mesure. Puisque ce titre lui rapportait gros, puisque ses rentrées faisaient des bonds prodigieux et des pas de géant, qu'importait !

Do'do' a fini son exposé ; il se tient coi. On sent qu'il a quelque chose à dire au patron, mais il hésite ; il est craintif. El Okb ne tarde pas à s'en apercevoir et lui demande à brûle-pour-point :

— Qu'as-tu ?

— Rien... Je voulais dire...

— Dire quoi?

Après un moment d'hésitation, Do'do' s'hardit et ajoute :

— Je voulais te dire ceci : il est de ton intérêt que tu fasses en sorte de paraître en public pour que les gens parlent de toi.

— Et comment?

— Fais des donations aux sociétés de bienfaisance ; ton nom paraîtra dans les journaux et tu seras remarqué.

Notre homme réfléchit ; l'idée lui plût.

— Tu as cent cinquante piastres : le solde du compte d'hier. Tu peux en disposer, dit-il.

— Cent cinquante piastres ? Oh, non ! Il faut que tu fasses ton compte pour tout au moins quatre cents ou cinq cents livres.

L'homme parut très contrarié. Il fixa Do'do' du regard de mépris mêlé de suspicion qu'on lance à un voleur ou à un fou. Mais le commis ne lâcha pas prise. Il se mit en devoir de convaincre le patron, de lui faire comprendre que ces donations n'étaient pas uniquement des manifestations de bonté ; elles visaient à le faire connaître, à le rendre fameux. Ainsi connu, il pourrait tirer grand profit du prestige qu'il aurait acquis.

C'est ainsi que le nom d'Ibrahim El Okb commença à paraître sur les pages du journal « Al-Ahram » : cent livres pour le Personnel de l'Enseignement, deux cents livres pour les Œuvres de Bienfaisance, trois cents livres pour la « Chaussure du Pauvre » et ainsi de suite.

On commença alors à citer son nom parmi ceux des Notables. Ces donations ne firent aucun trou dans ses finances, car l'argent ne faisait qu'affluer dans ses caisses. On lui donnait

volontiers des concessions, il pouvait, sans crainte de tracas, faire du marché noir, et le reste. Il avait des rentrées d'où il voulait; lui-même avait toute la considération qu'il briguait; en un mot, il était devenu tout ce qu'il pouvait désirer être.

Laissons donc le Notable Ibrahim El Okb « marchand de mégots et d'ordures », plongé tel qu'il l'était dans ses trésors et ses donations et voyageons à travers les temps, une fois encore — pas plus de deux années. Recherchons-le alors, après ce court laps de temps. Le voilà, toujours à son bureau du quartier de Nasrya, toujours superbe et imposant; même turban, même toge. Do'do' est toujours là en face de lui. Il a l'air de vouloir dire quelque chose, mais quelque chose de grave.

— Ne comptes-tu pas te présenter aux élections, hasarda-t-il ?

— Elections? Moi, aux élections? Tu es devenu fou?

— Et pourquoi pas?

— Je ne sais même pas déchiffrer l'écriture; comment veux-tu que je m'aventure dans les élections?

— La question n'exige pas que tu saches déchiffrer l'écriture. Tu es un commerçant fort connu et ton nom résonne comme un tambour.

— Voudrais-tu que je m'affilie à l'un des partis?

— Pas du tout. Présente-toi comme indépendant.

— Mais personne ne m'aidera!

— L'argent t'aidera. Compte sur Dieu... et sur ton fidèle serviteur.

Deux jours plus tard, il n'y eut pas un seul

mur dans le quartier de Sayeda qui ne fût couvert d'affiches : « Votez pour le Candidat Indépendant, Ibrahim El Okb ! » « Vous obtiendrez des Vivres et des Vêtements si vous votez pour Ibrahim El Okb ! »

Et c'est ainsi que, pour la première fois de sa vie, Ibrahim El Okb pénétra dans la mosquée d'El Sayeda — pour y prier et non pour cacher son argent dans sa ceinture. Il commença ses tournées électorales dans les dédales du quartier, sans oublier la ruelle des Ablutions. Il n'avait rien à craindre du côté de la ruelle : tous ses anciens habitants avaient depuis longtemps disparu. La plupart des élus du Seigneur étaient montés vers l'au-delà, sauf le Cheikh Ahmad avec son sabre. Il guerroyait toujours. Il se joignit d'ailleurs volontiers aux hordes qui applaudissaient El Okb.

Enfin le jour des élections arriva. Do'do' avait pris toutes ses dispositions. Il avait loué des camions pour le transport des électeurs au comité de vote. Il avait divisé la circonscription en zones, sections et branches, exactement comme il le faisait dans le temps ; vous en souvenez-vous ? Do'do' était bien trop malin pour compter sur la bonne foi des électeurs et pour croire à leurs promesses. Pour s'assurer leurs voix, il s'y prit d'une façon fort astucieuse.

Il se tint donc en faction devant la porte du comité de vote, avec des paquets de billets de différentes dénominations : cinq, dix, vingt cinq, cinquante et cent piastres. Il avait fait un tri des électeurs et les avait rangés en trois catégories : première, deuxième et troisième. A la première étaient réservés les billets d'une



livre, à la deuxième, ceux de cinquante piastres et à la troisième ceux de vingt cinq.

Do'do' sectionnait le billet et en remettait la moitié à l'électeur avant qu'il ne se présente aux urnes. Il ne lui remettait la seconde moitié qu'un fois convaincu que le quidam avait « donné » sa voix à El Okb.

Les résultats des élections ne se firent pas attendre. El Okb triomphait; c'était régulier. Tout s'était passé le plus simplement du monde: ni principes, ni valeur personnelle, ni qualités spéciales, ni érudition, ni science; rien d'autre que du numéraire.

Disons donc à l'unisson: « Vive El Okb, Vive la Loi Électorale! »

\*  
\*\*

Mais quel diable a bien pu taquiner ma mémoire pour qu'elle se rappelle toutes ces choses? Quelle est donc l'image qui a déclenché tout ce branle-bas de souvenirs et réveillé en moi tous ces petits détails des temps révolus?

J'étais tranquillement installé dans un coin de l'hôtel Shephard's avec un ami. Soudain, je vis l'ami se lever et s'avancer vers un homme d'un certain âge à qui il présenta ses hommages avec emphase. Il salua ensuite une personne assise à la même table. Ils échangèrent quelques propos, puis l'ami revint vers moi, gonflé d'importance.

— Le connaissez-vous, dit-il; c'est Ibrahim Bey El Okb, le député.

— Je le connais, dis-je, tout court.

J'observai alors l'homme. Il était assis à l'une des tables avec un air de suffisance mar-

quée. A côté de lui, il y avait l'autre : Do'do' Effendi, vous l'avez deviné. J'observai donc l'homme du coin de l'œil. Il sortit de sa poche une blague à tabac, en retira du bout des doigts une pincée et roula une cigarette. Jusque là rien d'extraordinaire ; bien des gros bonnets préférèrent rouler eux-même leurs propres cigarettes. Il la fuma jusqu'au bout, n'en laissant qu'un minuscule mégot qu'il éteignit dans le cendrier. Puis, jetant un regard autour de lui pour s'assurer qu'on ne l'observait pas, il mit prestement le mégot dans sa poche. Nul ne l'avait vu, sauf moi et Do'do' qui en parut agacé, mais tout de même résigné.

Quelque chose, au fond de moi-même, s'exclama : « Bravo, le Manitou des Ablutions ! »

**Youssef el Sebäi**

*traduction française de*

La Revue du Caire.

## PRIMITIFS DE 1959

Lorsque les premiers anthropologues sont entrés en contact au dix-neuvième siècle avec les peuples dits primitifs, les objets usuels qu'ils avaient avec eux ont constitué pour ceux-ci une source d'étonnement et de mystère. Les parapluies ou plus tard les appareils photographiques, par exemple, provoquaient la terreur et, même lorsqu'ils se furent habitués à son aspect extérieur, un appareil photographique demeurait pour un primitif un objet inconnu qu'il ne savait par quel bout prendre, encore moins comment manier. Bien sûr, il ne pouvait concevoir l'opération physique qui se produisait au sein de l'instrument et, strictement parlant, l'objet, qui ne se laissait pas pénétrer par son intelligence n'avait pour lui aucun sens, demeurait un morceau de métal, peut-être une idole en fer. Le primitif ne pouvait que le jeter comme une pierre, l'adorer comme l'image d'un Dieu, ou le casser en essayant de l'ouvrir, comme font les enfants d'un jouet.

De nos jours, dans les campagnes arriérées, les paysans du cru qui utilisent un appareil de radio n'ont bien sûr aucune idée de la manière dont l'appareil fonctionne, ni des lois scientifiques sur les-

quelles il se base. S'il venait à se déranger, même pour une raison tout à fait mineure, pour ces paysans l'opération magique qui rapprochait mystérieusement les voix de la capitale et d'autres pays aux langues bizarres, aura soudain cessé d'être efficace, le dieu aura cessé d'accomplir son miracle quotidien, pour une raison ou pour une autre, il se sera fâché avec l'homme qui croyait qu'il suffisait de tourner les boutons fixés sur la boîte. Certes, le paysan d'aujourd'hui sait qu'en allant au chef-lieu le plus proche, il trouvera des personnes capables de faire revenir les voix et de rendre le dieu docile à l'aiguille sur le cadran. Et c'est une grande supériorité bien sûr ! Ces guérisseurs doivent tenir pour lui du magicien et du prêtre. Seulement, ces sorciers eux-mêmes, s'ils savent démonter ou remonter l'autel du dieu, seraient presque aussi ignorants que le paysan si les pièces de rechange venaient à manquer et qu'il s'agissait de fabriquer, par exemple une lampe.

On est toujours le primitif ou le civilisé de quelqu'un. C'est bien le sentiment qu'ont enfoncé profondément en nous les satellites russes et à présent la fusée cosmique, cette « Pensée » matérielle lancée autour du soleil. D'un coup, nous avons réalisé que nous étions les primitifs de 1957 ou de 59, et si demain l'appareil tombait parmi nous, nous ne saurions non plus par quel bout le prendre, de quel côté regarder, nous serions comme ces « savants », qui, inversément, attribuaient les vertus les plus mystérieuses à un simple miroir de signalisation routière qu'on avait cru tombé du ciel.

Par quel bout le prendre ? Tel est le problème du primitif. Si le Spoutnik III atterrissait demain, en dehors de quelques centaines de personnes de par le monde, le reste des deux milliards et demi

d'hommes et de femmes ne saurait distinguer les merveilleuses machines qui se trouvent à bord : compteurs de rayons cosmiques, enregistreurs des photons, appareils Cherenkov, etc... Vous savez distinguer, vous, entre un instrument à mesurer le champ électro-magnétique et un autre qui rend compte de l'ionisation de l'atmosphère ? Vous pourriez comprendre comment ils marchent ou simplement les manipuler sans les casser ? Il est clair que nous sommes des hommes des cavernes de notre propre époque.

Avec le lancement des Spoutniks, puis avec celui de la fusée cosmique, l'humanité réalise soudain qu'elle est entrée dans l'ère de la Science, ce fameux *troisième état* qu'annonçait il y a plus de cent ans Auguste Comte.

Certes, depuis le milieu du dix-neuvième siècle, on parlait de cette ère scientifique splendide où l'homme allait connaître, grâce à la science, une solution à tous ses problèmes matériels, à toutes les questions sociales, voire même à ses angoisses métaphysiques. Le scientisme des années 1850 - 1860 croyait que « c'était déjà arrivé » et peignait en rose un avenir dépourvu de nuages où la science, pareille à la fée Mélusine, transformerait tout au contact de sa baguette magique.

Et en effet, cette confiance dans le progrès indéfini de la science allait être justifiée par les découvertes qui allaient se précipiter. En moins de cent cinquante ans l'homme inventait la première machine à vapeur, le train, l'hélice, le gaz, l'électricité, le moteur à explosions, le diesel, la turbine électrique, la dynamite, la construction en béton, puis il prenait son vol avec les premiers avions. Qu'elle parait loin cette époque 1900, avec la Grande Exposition et la Tour Eiffel, orgueilleux obélis-

que de fer symbolisant la puissance de la science et de la technique nouvelles, obélisque du *troisième état* ! A ce moment, la pointe de la science et de la « technologie » — (le mot seul n'existait pas) — se trouvait à Paris où Pasteur avait découvert microbes et vaccins et les Curie le radium et le rayonnement mystérieux dont on ne pouvait prévoir alors qu'il ouvrirait à l'humanité une ère nouvelle. On oublie trop souvent, en effet, que la « belle époque », celle du French cancan, des pièces de Feydeau, de l'esthétisme de Barrès et de Pierre Louys, des volières de papillons à la Des Esseintes a été aussi l'époque des grandes victoires de la science et de la technique françaises dont la Tour Eiffel symbolisait l'audace et la nouveauté.

Mais cette époque ne s'est pas vue sous ce jour, elle ne s'est pas reconnue dans la Tour Eiffel, que tous les gens de goût ont honnie, — c'est peut-être précisément pour cela, à cause d'une tournure d'esprit qui a fait méconnaître la réalité profonde du « moment » véritable de l'évolution que la Tour Eiffel demeure aujourd'hui, un témoin majestueux d'un glorieux passé.

Mais cette « belle époque » avec ses voitures baroques, avec ses bicyclettes à grandes roues — (car la bicyclette n'a été inventée qu'en 1884 !) —, avec l'avion des frères Wright ou même celui de Blériot, nous apparaît vraiment préhistorique. Préhistorique elle l'est par la forme même des monstres qu'elle a enfantés. Il y a cinquante ans de cela seulement ! Si ces monstres se retrouvent plus tard, comme les fossiles du Cambrien, ils auront l'air de dinosaures de l'« Eiffelien ». Cette question de *style* est révélatrice et autrement profonde qu'une simple apparence. Elle dénote que la

structure même de notre raison qui créait ces merveilles, si elle était à une étape terminale de dégénérescence luxueuse et de narcissisme sur le plan de la vie mondaine et littéraire de la société bourgeoise, demeurerait cependant, par rapport à cette nouvelle ère dont elle entr'ouvrait la porte, à un stade historique équivalent aux plésiosaures, la raison d'hommes des cavernes de l'époque scientifique. A chacun des grands rythmes de l'histoire, qui s'entre-croisent et se superposent à travers la coupe d'une époque, correspond un *moment* de développement qui n'est nullement le même et qui peut être le primitif, le classique, le baroque ou le luxueux finissant, et ces « moments » déterminent des attitudes d'esprit et de caractère souvent opposées. Et ces attitudes ou structures diverses peuvent exister dans la société ou dans l'individu, presque sans communications ou au contraire, avec interaction.

A ce point de vue, il est intéressant de suivre l'influence réciproque de l'art et de la science dans le commun mouvement de développement biologique de l'homme, dans son effort pour s'adapter à un monde de références nouveau. Le cubisme par exemple, influencé lui-même par le sentiment de l'ère scientifique qui s'initiait, inventait des formes neuves qui peu à peu allaient déteindre sur les maisons, les meubles, les objets usuels. L'homme créait le style nécessaire à une seconde étape de l'ère nouvelle qui s'entr'ouvrait, ou du moins détruisait-il l'emprise des formes anciennes, responsables des monstres préhistoriques de 1900, formes qui ne pouvaient que freiner son imagination scientifique et son adaptation à l'environnement nouveau que son génie lui-même était en train de susciter.

Ainsi, en cette étape 1900, l'effort prométhéen de l'homme ne consiste déjà plus seulement à

s'adapter à la nature telle qu'elle est, ou du moins telle qu'elle apparaît au sens commun, à la nature vue par exemple avec les yeux des peintres classiques, mais à une nature derrière la nature que l'homme essaye de deviner, notamment par les expérimentations des impressionnistes ou des cubistes, qui lui permettent du moins, — et c'est énorme —, de ne plus être l'esclave de l'image que se fait le « sens commun » de la nature, image qui correspond à l'état des sciences et de la sensibilité à l'époque de Watteau, des Hollandais, ou même de Turner. Il s'agissait de ne plus vivre dans le passé et de sentir en somme le mouvement du transformisme qui emportait l'homme et dont le moteur était l'homme lui-même, pour s'adapter à de nouvelles conditions. Mais, contrairement à ce qu'avaient imaginé Darwin ou Lamarck, ce n'étaient pas les conditions objectives ou l'environnement de l'homme qui avaient changé par eux-mêmes, obligeant l'animal humain à un effort d'adaptation, — non, la nature, « l'immuable » ou « l'impassible » ou la « marâtre » nature des poètes demeurerait pour qui le désirait, pour qui refusait la décision et l'effort du *mouvement*, la nature de Watteau ou des Primitifs italiens, le mobilier Louis XV des peintres du dix-huitième si propice aux amours légères. Seulement qui ne sent l'immobilisme mélancolique et la délectation morose où cette beauté enferme ? Si la beauté ancienne est toute en courbe, en fioritures, en luxe inutile,

*Luxe, ô salle d'ébène où, pour séduire un roi  
Se tordent dans leur mort des guirlandes célèbres,  
Vous n'êtes qu'un orgueil menti par les ténèbres...*

la beauté nouvelle se définit comme géométrique, abstraite et fonctionnelle. C'est bien l'effort de



l'homme lui-même qui transforme les conditions objectives de son existence, son image de la nature et l'oblige à une adaptation nouvelle de sa raison, de son imagination, de sa sensibilité et de son comportement, — adaptation qui elle-même permettra, une fois réalisée d'autres transformations de son milieu. Ce n'est donc pas quelque ère glaciaire ou quelque « révolution de la nature » qui déclenche le mécanisme des transformations de l'homme, mais l'homme même qui par son intelligence révolutionne l'image de la nature qui l'entoure en l'approfondissant et qui s'adapte ensuite à cette nouvelle image, pour recommencer aussitôt le processus.

Après cette ère des formes préhistoriques, qui se clôt vers 1920, on voit évoluer rapidement les monstres créés par l'homme. La bicyclette s'était déjà assagie et s'était mise à avoir deux roues identiques — (comme il est difficile de concevoir qu'on n'y ait pas tout d'abord songé ! et pourtant c'est cette difficulté même qui nous fait sentir, pour ainsi dire physiquement, combien l'évolution de la raison dépend de son environnement historique, d'images et de sensations, et ne peut se faire que par étapes sans qu'on puisse jamais sauter un degré nécessaire). Les avions perdent bientôt une paire d'ailes, eux qui au début en avaient eu jusqu'à trois, ils apprennent à rentrer leurs pattes, ils s'étirent, tous les organes qui n'ont pas de fonction essentielle s'atrophient, puis tombent, ils se simplifient, se polissent. Evolution parallèle dans l'auto, dans l'immeuble, dans mille objets que créent les techniques nouvelles.

Bientôt, nouvelle étape grandiose, ce ne sont plus seulement les formes que l'homme invente mais les matières elles-mêmes qu'il fabrique. D'abord timidement cantonné dans l'ersatz, les nou-

velles matières ne tardent pas à exceller sur celles de la nature. Nous entrons dans l'ère des plastiques, qui ne fait que commencer. Désormais l'humanité crée les matières qui s'adaptent à ses besoins au lieu d'adapter ses besoins ou ses techniques aux matières existantes.

Même le bourgeois le plus résolument conservateur est modifié à son insu par le lieu nouveau où il habite, par l'auto qu'il conduit, par l'avion qu'il emprunte. Et le milieu humain est modifié bien plus profondément encore dans ses éléments essentiels par les découvertes de la technique. Prenons par exemple les notions de temps et d'espace : elles n'ont plus du tout les mêmes valeurs, le même système de référence, pour nous qui voyageons à mille kilomètres à l'heure, qui parlons au téléphone avec l'Amérique ou le Japon, qui entendons à la radio ou qui voyons à la télévision des événements distants de milliers de kilomètres au moment même où ils se produisent. Or les notions de temps et d'espace constituent la structure même de notre personnalité comme de notre représentation du monde extérieur, elle conditionne nos rapports avec nos semblables jusque dans les moindres détails. On répondra que Bergson a bien démontré que la durée psychologique était totalement différente du temps abstrait. Mais, s'il est vrai qu'il y a une certaine durée psychologique, ce que Bergson n'a pas su voir, c'est qu'elle-même est conditionnée par le rythme du temps dans lequel nous vivons, qu'elle est malléable et qu'elle s'adapte aussi au monde technique que nous créons. A l'ère du carosse et de la diligence, si votre *Dulcinée*, se trouve à deux mille kilomètres, il faut envisager des mois d'efforts, de sentiments d'espérance, d'incertitude ou d'angoisse avant de pouvoir la rejoindre, et c'est assez pour

que la plupart abandonnent la poursuite d'un impossible amour. Voyez ce qu'aurait été alors notre durée psychologique ! Aujourd'hui, on lui téléphone, on prend rendez-vous pour le soir même, on la revoit dans quelques heures. Non seulement la durée intime des sentiments, mais leur nature et les décisions qui engagent toute la vie sont modifiées par la présence du téléphone et de l'avion. Dans le domaine physiologique lui-même l'homme a su adapter ses réflexes et jusqu'au rythme de sa respiration et de son cœur, le mouvement de ses viscères et la contraction de ses veines aux vitesses supersoniques, aux différences brusques de pression des piqués en avion. En 1830, on pensait que la vitesse vertigineuse des premières locomotives allait tuer les passagers des trains, car les artères de l'homme, disait-on, ne pouvaient supporter une vitesse plus grande que celle du cheval au galop, véhicule naturel que Dieu nous avait fourni. Hier, le Dr. Carrel nous démontrait que notre organisme ne pourrait pas s'adapter sans graves dangers aux vitesses des avions de 1935 et au rythme de la vie moderne. Aujourd'hui, certains pensent, de même, que l'homme ne pourra pas supporter le vol sans pesanteur dans les fusées interplanétaires. Mais, même ceux qui l'affirment aujourd'hui n'en sont plus tellement sûrs et la brave Laïka, qui elle aussi a déployé un remarquable effort d'adaptation dans son rôle d'héroïne malgré elle, en vivant une semaine dans ces conditions a démontré le contraire. L'erreur de ces prophètes est qu'ils prennent chaque fois l'homme *tel qu'il est*, oubliant qu'il *devient* sans cesse. Ce qui est extraordinaire, c'est la malléabilité infinie de l'homme, qui s'adapte à des conditions considérées comme impossibles pour son corps, pour ses réflexes, pour sa vie psychologique.

avec une aisance et une rapidité surprenantes. Et ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que ces conditions qui nous obligent à l'effort d'adaptation c'est lui-même qui les crée et qu'il est ainsi le moteur de son propre perfectionnement. Qu'on songe que les habitants de Berlin ou de Londres se sont habitués aux bombardements massifs, que depuis la guerre, l'homme a assimilé la dimension de l'angoisse avec la guerre des nerfs qui énerve de moins en moins, et aujourd'hui où l'humanité est assise sur deux tas de bombes à hydrogène, prête à s'annihiler, à faire sauter la planète, on vaque avec de plus en plus de sérénité à ses occupations quotidiennes. L'homme *n'est pas*, l'homme *se fait*, il suffisait de découvrir ce secret pour se mettre en marche, comme l'imaginait déjà Bernard Shaw dans *Back to Methusaleh*, et pour comprendre que son être est précisément dans ce *faire de soi-même*, dans cette construction indéfinie. A la formule vieillote *homo faber*, il faut substituer *homo se faber*. Une des principales erreurs de l'auteur de *l'Evolution Créatrice* a été d'imaginer, par une singulière contradiction notre durée intérieure comme immuable et non adaptable et, si Proust a suivi ses traces, c'est qu'il s'est enfermé dans un passé immobile, à la recherche du temps perdu. Excellente définition, à la vérité ! Telle est précisément l'attitude des intellectuels formés à cet humanisme littéraire, dit faussement classique et qui est seulement l'humanisme qui convenait à une certaine époque et à une certaine société. Mais cet humanisme anti-scientiste, — et qui en fait était anti-scientifique — n'a jamais été celui des grands philosophes depuis Platon jusqu'à Leibnitz.

L'homme d'aujourd'hui est par rapport à celui d'il y a seulement cent cinquante ans comparable

aux dieux de la mythologie antique. Sur bien des points, même, ses pouvoirs sont plus grands : la foudre de Jupiter à l'air assez anodine à côté de la bombe nucléaire, notre don d'ubiquité, notre capacité de parler, d'entendre et de voir s'étendent à des distances que les dieux antiques, limités au monde grec et à ses confins méditerranéens n'avaient ni à parcourir ni à imaginer. Bien sûr, nous ne savons pas encore nous substituer à Amphytrion, au Taureau ou au Cygne, et chacun le regrette parfois ! Mais, dira-t-on, ressemblance plus troublante et moins à notre honneur, comme les dieux antiques, nos cœurs sont encore habités par les passions et les bassesses de l'homme ordinaire, de l'homme ancien et tous ces grands pouvoirs que la science à mis à notre service ne servent qu'aux réflexes hérités en droite ligne de l'homme des cavernes. La peur nous domine, la peur élémentaire pour l'existence, la peur qui fait le vide, qui abêtit, qui impose silence aux voix de la conscience, jusqu'à cette pointe de folie où les deux adversaires se jettent l'un sur l'autre armés du coup de poing de pierre ou de la massue, de la hache de silex ou de la bombe à hydrogène. Mais est-ce définitif ? comme se plaît à l'affirmer l'humaniste littéraire qui est facilement sceptique, ou bien est-ce au contraire le signe même d'une étape inévitable où deux rythmes de l'histoire parvenus à des « moments » différents se trouvent superposés ?

C'est précisément le cas de notre époque. Ce qui est grave c'est que nous sommes les primitifs de 1959, et puisque nous sommes dieux, des dieux primitifs de 1959. Eh oui ! nous avons acquis la puissance attribuée à leurs divinités par les hommes primitifs, qui ont projeté extrapolé en eux les passions primitives qui nous agissent encore.

Que n'avons-nous, dira l'humaniste littéraire, la faiblesse, la fragilité et l'humanité des vrais fils de l'homme, dont la seule puissance est avec Socrate dans la Justice et la Vérité, avec le Christ dans l'Amour et la Charité et dont les images les plus glorieuses ne sont pas quelque apothéose entourée d'éclairs mais le geste de boire la ciguë ou de monter sur la croix. L'homme a su connaître et dominer le monde extérieur mais il ne sait pas se connaître et se dominer lui-même et, avec les moyens que la science met aujourd'hui à sa disposition, il risque de se détruire et de détruire le monde.

« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » Voilà bien la phrase proposée à la méditation de générations successives de bacheliers, qui décrivent facilement les malheurs que la science et le machinisme ont apportés à l'humanité ! Toutes ces grandes découvertes dira de même l'humaniste littéraire n'ont servi, et n'ont été faites le plus souvent que pour tuer l'homme en quantités industrielles et d'une manière toujours plus expéditive. Il est inutile d'insister : trains, autos, avions, dynamite, gaz, microbes, aciers trempés, constructions en béton, tout a servi déjà tout servira encore à massacrer les civils, à jeter des masses d'hommes les unes contre les autres. L'ère scientifique ! elle a été marquée déjà par la guerre de 1914 avec ses 25 millions de morts, la guerre de 1939 avec ses 40 millions, et la prochaine, immanquable, détruira la planète. Bien plus, c'est le progrès scientifique qui est la cause intime des guerres, car d'une part l'industrialisation implique la nécessité de sources de matière première et de marchés, qui ont été un des grands mobiles des agressions et la connaissance de quelque arme supérieure, gaz, tanks ou avions a créé la tentation de les utiliser dans le mirage

d'une guerre éclair courte et victorieuse. Et les conflits sociaux ? Le machinisme les a rendus plus aigus encore ! Sans compter tout le mal que la machine occasionne à la vie psychologique de l'ouvrier ravalé au rang d'esclave, qu'a si bien personnifié Charlot. Enfin, le machinisme en se développant est destiné à provoquer le chômage, car les machines pourraient bientôt se passer presque des ouvriers.

L'ère scientifique nous a peut-être donné l'auto, le frigidaire, le film ou la télévision, mais les hommes qui les utilisent sont des angoissés, affolés par la menace d'une guerre totale, par la crainte de révolutions, par les déséquilibres financiers, vivant dans des états qui ligotent les citoyens par d'innombrables règlements et qui vivent eux-mêmes aux aguets, les radars scrutant sans cesse l'espace à la recherche de la flotte de fusées qui viendrait les anéantir, les doigts toujours proches des boutons qui déclencheraient la riposte pour un commun anéantissement. Et puisqu'il y a toujours eu des guerres, depuis que l'homme est homme, et même avant, il est certain que nous allons droit au suicide collectif. Enfin, c'est le désarroi profond causé par les guerres, par les moyens scientifiques de propagande qui accumulent les mensonges, qui ont causé le dégoût de la jeunesse, qui ne croit plus en aucun idéal, qui se laisse aller au scepticisme, à la course effrénée aux plaisirs et qui a fait fleurir les philosophies pessimistes de l'absurde ou la « beat generation ».

Certes le dossier est accablant, mais deux considérations le rendent inopérant.

D'une part, la personnalité de l'accusateur. Cet humaniste est un homme du monde, c'est « l'hon-

nête homme » de notre siècle. Or c'est souvent lui ou ses semblables qui sont les principaux coupables de ces catastrophes. C'est lui qui dirige les gouvernements, les grosses entreprises, les partis politiques, les journaux. C'est lui qui cultive toutes ces passions primitives qui nous viennent en droite ligne de l'homme des cavernes. Sceptique, cynique, il est égoïste, jouisseur, incapable de sacrifier son intérêt au bien public, hypocrite, conformiste. Au fond de lui-même, il ne croit en aucun idéal sauf en celui des biens matériels, qu'il accumule, et comme la même race d'hommes se reconnaît depuis l'antiquité à travers l'histoire, il pense sincèrement que l'homme ne saurait changer. Il considère que la science est là pour le servir. Il a été un des premiers à posséder une auto, un frigidaire, un poste de télévisions et, pour ses affaires, il voyage sans cesse en avion. Ce qui pardessus tout ne doit pas changer, ce sont les conditions sociales et l'organisation de la société. Il trouve tout naturel que le même ordre continue, alors que la science aura bouleversé toutes les conditions de notre existence. Le même d'ailleurs, par une étonnante contradiction à laquelle il demeure insensible, proclame volontiers qu'il n'est de vrai changement que le changement intérieur, obtenu par un effort psychologique, par l'adhésion aux hautes valeurs morales de Justice et de Charité. Cependant, il laisse aussitôt percer son scepticisme, car il se déclare réaliste, et il est bien forcé de constater que depuis que ces nobles principes sont enseignés l'homme continue à faire la guerre à l'homme, le fort cherche à dominer et à exploiter le faible et il préfère, par conséquent, être du bon côté.

L'autre raison de douter de ce tableau, vient d'un sentiment historique plus correct des étapes



que nous vivons. Nous l'avons déjà montré, plusieurs rythmes de l'histoire s'entre-croisent : l'un est arrivé à la fin de sa course, l'autre n'en est qu'à son commencement. Il devrait être évident que l'ère scientifique n'en est qu'à ses premiers pas, c'est là le grand enseignement des Spoutniks, et il est très important de le comprendre. Or, autant ceux qui la prônent que ceux qui, tout en l'utilisant à leur avantage, la condamnent, ont le tort d'imaginer que l'ère scientifique est déjà en pleine maturité. Dès 1850 on voulait attendre d'elle l'accomplissement de toutes ses promesses. L'homme, comme toujours, est friand de miracles. Attitude de primitif encore ! Pourtant le style des monstres enfantés par les premières applications de la science, aurait dû ouvrir les yeux de ses partisans comme de ses adversaires sur le fait que nous en étions encore à une époque préhistorique de l'ère scientifique. On ne saurait exiger que la science ait déjà tenu ses promesses alors qu'elle n'en est encore qu'à ses premiers balbutiements. C'est une erreur de perspective bien naturelle, due à la brièveté de notre vie et aux progrès inouis auxquels nous avons assisté **depuis un siècle, qui nous fait croire** que l'ère scientifique est très avancée ou que l'ensemble de l'histoire humaine arrive vers sa fin. En réalité, le lancement des Spoutniks marque sans doute la fin de la période primitive de l'ère scientifique. Il importe de se persuader que l'homme se trouve au début des progrès dont il est susceptible, tout comme les cinq ou six millénaires de son histoire ne sont qu'une courte étape d'une immense évolution ouverte sur l'avenir. Les Spoutniks et la fusée cosmique doivent, comme on le voit, nous faire changer toutes nos perspectives sur l'histoire et le sentiment intime de la durée historique que nous

en avons. Nous ne sommes pas des vieillards vivant à la fin de la civilisation humaine, nous ne sommes qu'à la fin d'une certaine civilisation, mais au second ou au troisième pas de notre existence.

On dit, il est vrai, que le progrès s'est incroyablement précipité, qu'au cours des cent dernières années l'homme a fait plus de découvertes que durant les dix précédents millénaires. Et c'est certainement exact en ce qui concerne le domaine scientifique tout au moins. Mais cette accélération de l'histoire prouve seulement que l'évolution de l'homme est passée par une très longue période de stagnation. Il paraît incroyable, par exemple, que plus de trois mille ans se soient écoulés entre l'invention de la roue et des leviers d'une part, et celle de la bicyclette de l'autre, que des dizaines de milliers d'années séparent la découverte du feu, et celle de la marmite qu'on a presque aussitôt posée dessus, de celle de la chaudière à vapeur. Même le cheval « été une conquête tardive de l'homme. On a d'abord utilisé l'âne puis le bœuf. » Pour le cheval lui-même on ne sait pas tout d'abord utiliser la puissance qu'il représente théoriquement : le harnais ancien, jusqu'au dixième siècle après J.C., est un collier de gorge qui étouffe l'animal dès qu'il cherche à exercer une poussée. Qu'on ait attendu peut-être une vingtaine de siècles pour s'apercevoir que le cheval, attelé par l'épaule, est capable de développer une poussée trois fois plus forte qu'avec le collier de gorge est un des faits les plus frappants de l'histoire des techniques, mis si habilement en évidence par Lefebvre des Noëttes » (1). Il y a cent

---

(1) *L'attelage, le cheval de selle à travers les âges*, Paris 1931, cité dans François Meyer, *Problématique de l'Évolution*, P.U.F., 1954, p. 66.

vingt ans à peine, le voilier était encore le moyen le plus rapide de transport, et de très loin !

Si on compare la lenteur surprenante de cette évolution avec le foisonnement de découvertes des cent dernières années, — qui se multiplient en progression géométrique et dont on ne peut que prévoir l'accélération indéfinie, — on se rend compte de manière, pour ainsi dire tangible, que l'homme a soudain découvert un secret, sans doute élémentaire d'ailleurs, qui l'a orienté sur une voie entièrement nouvelle. Remarquons que ce qui nous paraît extraordinaire à présent, — et cela marque le changement de perspective — ce n'est plus le rythme des progrès actuels mais bien plutôt l'immobilisme de l'histoire antérieure. Ce secret merveilleux, qui est à la source des progrès biologiques actuels de l'espèce humaine, c'est, bien sûr, la découverte d'une méthode rigoureuse pour conduire la pensée, et on la doit à Descartes, à Bacon et avant eux à Platon et à Aristote, dont les leçons s'étaient malheureusement perdues parcequ'on en retenait la lettre, au lieu de prendre exemple sur l'initiative intellectuelle dont elles avaient été le produit.

Il importe aujourd'hui de concevoir que nous ne sommes qu'au début de ce mouvement de découvertes incroyablement accéléré, qui va sans doute continuer avec une vitesse plus grande encore. Or le plus important c'est que ce progrès ne va pas tarder à modifier totalement notre environnement, notre habitat, notre notion de la matière, de l'espace et du temps, de la stabilité des choses. La science a déjà réalisé les trois idéaux de la philosophie du Moyen Age : la pierre philosophale, le mouvement perpétuel et la transmutation des métaux. Elle va transformer nos réalités économiques, notre

organisation sociale, enfin notre vie psychologique elle-même.

On aperçoit déjà sortir des limbes ce monde de demain.

On s'aperçoit aussi que les poètes et les artistes ont prophétisé bien des réalisations de la science d'aujourd'hui. A vrai dire, tout ce qu'ils ont inventé a été réalisé tôt ou tard. Tout se passe comme s'il était impossible de penser ou même d'imaginer quoi que ce fut qui ne soit pas fatalement dans la nature ou dont la réalisation ne soit pas possible dans la nature. Pourquoi s'en étonner d'ailleurs ? C'est le contraire qui serait absolument inexplicable, l'homme étant un élément de la nature, plongé dans la nature. Dans cet étonnement on reconnaît le préjugé du dualisme de l'homme et du monde qui a fait de l'homme un étranger dans l'univers, et même un étranger dans son propre corps. Il serait vraiment inconcevable que l'homme puisse inventer ou imaginer *absolument*, car ce serait l'équivalent de la création divine. Comme l'a dit Picasso, l'art abstrait est impossible parce que tous les éléments sont nécessairement tirés de la réalité. Pourtant, l'homme non content de se séparer du monde de la matière et même de toute vie autre qu'humaine, a adopté une attitude de conquérant, de colonisateur, de « roi de la création », il s'est non seulement voulu *autre*, mais seigneur. Il a fait jouer ses catégories sociales de puissance dans ses rapports avec les animaux, les plantes, avec la nature. Il en est résulté que son image du monde et de lui-même a subi une double aliénation. Alors qu'il devrait se concevoir comme un élément de la nature, formé lui-même de tous ses éléments, participant à son rythme, à son mouvement de création, dont il est l'un des leviers ou peut-être le catalyseur, il s'est

mis au-dessus, à part, et s'est par là-même condamné à l'incompréhension et à l'impuissance. C'est là que les poètes et les artistes, par leur don naturel de communication, de sympathie avec la nature, ont su rétablir inconsciemment cette unité et c'est précisément cette unité, qui justifie leurs fables : l'Icare de la mythologie ou le voyage aux planètes de Cyrano.

De ce point de vue l'art apparaît comme étant également un effort biologique de l'espèce pour s'adapter au monde qui nous entoure et pour le transformer. — Et quelle plus grande transformation que celle de la peinture moderne ?

Il est vrai que toutes ces transmutations, comme toutes ces prophéties demeurent enfermées dans le monde de l'art, monde coupé du réel et même opposé à lui. C'est d'ailleurs ce qui le fait apparaître à certains comme inutile ou gratuit, comme un jeu, un luxe, ou, au mieux, comme un monde ordonné par l'homme où l'homme veut fuir la nature monstrueuse et chaotique, comme le veut Schopenhauer. Cette *tentation de l'autisme* au sein d'un ordre humain coupé du réel, où l'homme trouverait son salut, c'est-à-dire un ordre où il se reconnaît, se manifeste autant dans l'art que dans la mystique. Mais à la lumière des grandes découvertes de notre temps, cette tentation apparaît comme le fruit d'une attitude pré-scientifique, l'attitude de primitifs qui s'entourent d'un monde d'idoles et d'images, parce qu'ils ont peur du monde, ou pour faire peur au monde. Mais là déjà, on n'est plus dans la même relation. Le vrai primitif sent que l'art est efficace, il pense qu'il peut agir sur la nature. Notre primitif de 1959, notre humaniste sceptique, notre honnête homme de bonne société croit lui, que l'art est un jeu gratuit, ce qu'il ap-

pelle avec orgueil « désintéressé », et il cherche à s'enfermer dans l'autisme de l'art, dans sa tour d'ivoire, comme un enfant dans son rêve éveillé, sans se rendre compte que l'art est, malgré lui, une recherche dans le réel, une fonction d'adaptation biologique de notre espèce à la nature et qu'il agit ses pinceaux comme des antennes d'insecte pour palper à sa manière les secrets du monde qui l'entoure. Pendant longtemps l'art apparaîtra inefficace, mais il agira sur l'esprit humain, il assouplira sa vision du monde, il brisera des préjugés et des catégories, il proférera des prophéties, qui deviendront souvent des buts lointains pour la science. L'homme, lorsqu'il s'inventera enfin l'outil efficace de la science, lorsqu'il aura fait pousser dans son cerveau comme des membres nouveaux, comme une main abstraite, les principes de la méthode scientifique, n'aura d'autre but que de transporter dans le réel le monde imaginaire de l'art, que de réaliser effectivement dans la nature les exploits que chantaient les poètes, que de transformer le monde comme avaient fait les peintres, que de sortir de son humanisme enfermé dans l'autisme pour un humanisme efficace dans la nature et qui au lieu de transformer seulement le monde subjectif, agirait réellement dans l'univers.

Quoi de plus naturel d'ailleurs que ce mouvement dialectique, puisque l'homme avait exprimé par la littérature ou par la peinture ses désirs, ses tendances les plus profondes ? Le monde scientifique et le monde de l'art, apparaissent comme deux miroirs d'une même réalité, la réalité de l'homme dans la nature, réflétée tantôt du côté subjectif, tantôt du côté objectif (1).

---

(1) On peut objecter que dans ces conditions l'erreur se-

rait impossible. On se heurte là à un problème devant lequel Spinoza lui-même a été gêné. L'erreur n'existe pas, en effet, selon lui, elle n'a pas de positivité, pas d'être. Elle correspond pourtant à une réalité au moins: le mécanisme psychologique, le trajet suivi par l'influx nerveux au moment où elle a été pensée. Mais les *découvertes* de l'art ne sauraient être des modes de pensées erronés. Si elles correspondent au réel, c'est que l'intuition artistique est une fonction complexe qui unifie dans une synthèse supérieure le réel et le moi. Un artiste peut se tromper mais son succès, sa reconnaissance par plusieurs générations comme génie est une preuve de l'authenticité de son intuition, car ce succès signifie que les autres hommes reconnaissent à travers ses œuvres que sa synthèse était authentique.

Mais alors le succès serait par lui-même un critère. Or il y a des arts ou des artistes qui ont joui du plus grand succès à leur époque et qui ont été par la suite rejetés, où inversement. Il faudrait considérer un *développement des arts*, analogue à celui de la science, c'est à dire un développement dialectique. C'est là une conception contraire à bien des idées reçues. Certes Focillon a parlé d'un développement qui sur le plan de la forme amènerait les arts à passer par les stades primitif, classique, baroque. Nous entendons, nous, un développement dialectique sur le plan de la recherche dans la signification même des objets et dans la connaissance de nous-mêmes, double connaissance qui va de pair dans l'intuition artistique. Prenons, par exemple, la connaissance de la femme. La femme est étudiée par la peinture sous ses différents aspects: comme vierge, comme princesse, comme bergère, comme mère ou comme femme légère, vêtue de riches atours ou bien nue, consciente de son rang social ou intime et mystérieuse, etc— Il serait ridicule de dire: la conception de la femme dans la peinture française du dix-huitième siècle est fautive. Elle le serait si elle était la seule exprimée par la peinture, mais elle n'est précisément qu'un « moment » du développement dialectique de la connaissance de la femme par la peinture. Elle exprime en fait un aspect qui est réel et une connaissance légitime de cette réalité. Il y a aussi interaction entre les différents arts: littérature, musique, peinture, sculpture. Cette interaction, qui les enrichit mutuellement, contribue au développement dialectique de l'ensemble. Ainsi la femme est étudiée par les arts du dix-huitième siècle en poé-

sie, au théâtre, dans le roman, la sculpture et même la musique. On pourrait certes dire que l'ensemble de cette conception de la femme a été celle d'une société donnée, le peintre ou l'écrivain ne faisant qu'obéir à la mode. Mais outre que les artistes de génie contribuent précisément à amener une mode ou à la transformer, à l'intérieur même de la conception d'une époque dont la ligne générale est peut-être donnée par la société, l'art, sous ses différents aspects développe la connaissance intérieure de cette conception par un approfondissement du sujet, qui lui donne une certaine vérité éternelle, *sub specie aeternitatis*. D'autre part, le développement de cette mode artistique contribue lui-même à un épuisement de l'intérêt du sujet, une fois que des œuvres nombreuses l'ont détaillé à satiété sous tous ses aspects. L'artiste se trouve alors dans une sorte d'impasse où il est condamné à se répéter, c'est à dire, au point de vue où nous nous plaçons, il est dans l'impossibilité de plus rien ajouter à la connaissance du sujet à la mode. Il y a alors saturation, d'où recherche *d'autre chose*.

De ce point de vue, le fameux snobisme du « nouveau », caractéristique de Paris, et des États-Unis, si agaçant pourtant, pourrait bien être une sorte de reflexe biologique simpliste mais sain, car *le nouveau* implique tout de même une recherche dans un aspect différent du réel et de nous-même.

(à suivre)

**Alexandre Papadopoulos**



## LES SOIREES LES MOINS COUTEUSES

Abou Sayed

**D**ans le silence on entendait de la chambre contiguë le bruit du réchaud à pétrole qui soufflait en geignant comme un enfant tuberculeux. Cette plainte continue n'était entrecoupée que par le bruit du pot de fer qui plongeait dans l'eau du bassin en faisant un gros borborygme.

Le réchaud ne cessa pas de geindre, le pot d'engloutir l'eau et le bidon qui était sur le feu de tinter au contact du pot, et tous ces bruits s'entrechoquaient dans l'air comme un volée de chauves-souris qui n'auraient pas cessé de sillonner l'atmosphère en lançant leurs cris stridents, jusqu'au moment où le réchaud se tut et que tout entra dans un silence impressionnant et lourd.

Un bon moment se passa encore avant que Ramadan n'entendit le bruit des socques qui claquaient sur le plancher et qu'il n'eût deviné

---

**N.D.L.R.** — Youssef Idriss est l'un des meilleurs écrivains égyptiens de la jeune génération. Il a publié de nombreux recueils de contes. Ce récit est tiré de son livre : « Les soirées les moins coûteuses ».

la présence de sa femme qui pénétrait dans la chambre.

Le bruit des socques allait et venait tandis que sa femme murmurait des mots incompréhensibles dans l'obscurité, mais Ramadan maintenait ses yeux fermés et était bien décidé à les maintenir fermés jusqu'au moment où sa femme s'endormirait.

Assise sur le lit à côté de lui, elle se mit en devoir de se coiffer en faisant passer le peigne dans ses cheveux crépus et en tirant fortement pour les peigner. En entr'ouvrant ses yeux, Ramadan put voir cette tignasse en broussaille tombant sur le visage cramoisi de son épouse tandis que les gouttes d'eau froide lui aspergeaient le front et le faisaient tressaillir.

Malgré lui, il se prit à lui dire avec humeur :  
— Tu ne pourrais pas faire attention, ô femme !

Mais sa femme continua à maugréer, et il se retourna dans son lit et se mit à ronfler le plus fort qu'il pouvait, pour lui faire comprendre qu'il était bien dans son intention de s'endormir.

Mais avant de fermer pour de bon ses yeux, il les entr'ouvrit doucement et vit le visage réjoui de sa femme dont un large sourire avait effacé momentanément les rides. Ramadan s'empressa de fermer hermétiquement les yeux sur ce spectacle qu'il ne connaissait, hélas ! que trop. Il savait par expérience ce que signifiait ce sourire dans la pénombre, il savait ce que signifiait ce bain accompagné de tant de

bruit, il se souvenait parfaitement que c'était la veille de vendredi, et que le jeudi soir...

Ramadan sentit sa femme qui se glissait sous les couvertures, il sentit l'odeur du savon bon marché dont elle s'était lavé le corps.

Malgré ses efforts, Ramadan ne put contenir une quinte de toux, et sa femme lui dit alors d'une voix câline :

— Qu'as-tu Ramadan, mon maître?

Ensuite, baissant la voix, elle dit d'un ton quelle voulait complice :

— Pourvu que Sayed, notre fils, ne se soit pas réveillé...

Et sans attendre un mouvement de sa part, elle se retourna de son côté en faisant bouger violemment les colonnes du lit à baldaquin. Elle approcha son visage du souffle de son mari.

Ramadan essaya alors de retenir son souffle, mais elle tendit la main et lui caressa le cou tout en soufflant à son oreille d'une voix de chatte en chaleur :

— Le Nom d'Allah est sur toi, mon frère, le Nom du Prophète te protège, ô mon cœur...

En entendant cela, Ramadan ne put s'empêcher d'avoir une autre quinte de toux. Sans dire un mot, il se retourna brusquement en faisant vibrer les colonnes du lit et donna le dos à sa femme.

Ce n'était pas la première fois que Ramadan se retournait ainsi. Il ne se souvenait pas combien de fois il l'avait déjà fait. Cela pouvait bien remonter à la dernière fête de Baïram. Un brouillard épais obnubilait son esprit... D'ailleurs cela avait-il jamais eu lieu?... Enfin, il fallait bien en finir !

Ce soir là, Ramadan sentit un grand froid

qui le secouait. Il se sentit fiévreux et cela dura quelques jours ainsi. Enfin, lorsqu'il fut rétabli, il décida que cela aurait lieu le soir même.

Le lendemain il partit allégrement vers son poste sur la place d'où il dirigeait le trafic de la circulation. Tout en marchant, il chantonnait l'unique « mawal » qu'il connaissait. Arrivé sur les lieux, il se mit à faire les signaux de sa main gantée de blanc, tandis que son ceinturon cerclait péniblement son ventre qui prenait de l'importance et que le soleil faisait briller la peinture fraîche de son casque colonial. Son crayon en main il se mit en devoir de distribuer ses contraventions en écrivant sur son calepin les numéros des autos de sa belle calligraphie dont il était si fier. Tel était le monde, le monde dont il était le roi. Rien n'était changé depuis son absence et sa dernière maladie. Il avait encore le pouvoir de faire circuler les voitures sur un simple coup de son sifflet et en appuyant sur la manivelle qui changeait la couleur de la signalisation.

Tandis qu'il était en train d'inscrire sa première contravention de la journée, son esprit se prit à rêver à la première nuit de la maladie qui l'avait cloué une semaine au lit. Et ainsi de toute la journée, les yeux en éveil sur les matricules des autos et notant de ci de là, les numéros qui ne roulaient pas rond. Le soir venu, il se voyait déjà rentrant fourbu chez lui et se jetant sur le canapé pour se reposer, tandis que sa femme s'approchant, lui dirait d'une voix douce :

— Laisse-moi faire...

Elle lui enlèverait alors ses chaussures et

masserait doucement ses mollets douloureux à cause d'une trop longue station debout. A ce moment, Ramadan eut le malheur de chatouiller sa femme avec ses orteils. Il les lui passa sur les côtes et sous les aisselles, tandis qu'elle riait et se tordait pour ne pas tomber à la renverse, et qu'elle se soutenait de la main sur le plancher. Ramadan se plût à ce jeu, et continua ainsi à taquiner sa femme.

Le soir venu, Ramadan ne put se dérober à son devoir. Cette nuit là, il ne pensa plus à rien, Il n'y avait que lui, sa femme et le lit. Elle ne le laissa pas tranquille un instant, et il la maudit mille fois. Leurs ébats recommençaient toujours, jusqu'au moment où l'enfant se réveillant au bruit qu'ils faisaient, se mettait à piailler.

Vers l'aube, Om Sayed se calma enfin et dormit. Mais Ramadan ne put fermer l'œil.

La nuit se passa ainsi et une autre nuit identique la suivit : une nouvelle bataille entre lui et sa femme et le lit. Il mit tout son cœur à l'ouvrage et son honneur d'homme viril à contenter sa femme.

Mais un beau matin, Ramadan se réveilla tout étonné et plein de confusion. Il se dit à part lui de crainte qu'on ne l'entende :

— Dieu tout Puissant ! Tu es perdu Ramadan ! Que t'arrive-t-il donc ?

Ce n'était pas la première fois que sa femme lui apportait son petit déjeuner avant qu'il ne parte pour son travail, mais ce matin il n'avait pas envie de la voir. Il avait plutôt envie de se cogner la tête contre le mur jusqu'à la

briser. Les sentiments les plus complexes remuaient en lui et lui donnaient le vertige. Il se rendait compte de son infériorité et tremblait de ne plus être un homme digne de ce nom. Il avait l'impression de se trouver tout nu sur un âne, tandis que les gens de son village le huaient au passage :

— Mon pauvre Ramadan, se répétait-il à lui-même, mon pauvre Ramadan tu es foutu.

Tout pensif, il portait un morceau de pain à sa bouche, mais ne se décidait pas à le manger. Il regardait par la fenêtre, toussait et crachait un gros crachat sur le toit des masures voisines. Revenant ensuite vers la nourriture, il se décidait à reprendre un bout de pain trempé dans le plat de « foul » que sa femme lui avait préparé et le mâchait distraitement. Enfilant son uniforme de « chaouiche », il se faufila hors de sa maison comme un voleur, le cœur dans les talons et tout couvert de honte.

Maintenant, quand il se trouvait au milieu de la grande place et que les autos circulaient selon ses directives, il n'avait plus cette impression de domination. Il lui semblait être un roi sans couronne. Ses gants blancs le gênaient aux mains et le casque qu'il portait sur la tête était aussi lourd qu'un moëllon. Ce jour-là l'agent de la circulation, le « chaouiche Ramadan », ne dressa aucune contravention. Il laissa chacun marcher à sa guise... que celui qui veut cogner cogne, que celui qui veut se tuer se tue... que lui importait puisque tout était fini pour lui. D'ailleurs, quand on n'est plus un homme, peut-on régenter le monde ?

Pour la première fois, Ramadan se prit à

détester sa maison et le retour chez soi. Il se prit à haïr le visage rubicond de sa femme. Que Dieu les maudisse tous les deux, sa femme et sa maison !

Pour rentrer chez lui il traîna le pas tant qu'il put, le casque rejeté en arrière et la mine morose et renfrognée. Il eut souhaité qu'un autobus l'écrasât pour en finir de cette vie.

Au lieu de rentrer chez lui, ses pas le conduisirent vers la demeure d'un individu chez qui on n'aurait jamais pu penser qu'il irait un jour. Il frappa à la porte et attendit. A peine assis, il commanda sérieusement :

— Tantaoui, prépare-moi un calumet !

Il n'arrivait jamais à Ramadan de fumer **le hachiche...** Mais ce soir, il fallut que Tantaoui l'aidât à retrouver la porte. A toutes les questions que lui posait le propriétaire du café, il opposait un mutisme absolu.

Tout en marchant, Ramadan laissa errer ses pensées le plus loin qu'il put. Arrivé devant leur vieille demeure sur le canal, il s'arrêta et, s'appuyant au bras de Tantaoui qui n'avait pas voulu l'abandonner dans cet état, il dit :

— Dis-moi, mon frère, est-ce que le hachiche pourrait faire l'affaire ?

Il éclata de rire et s'arrêta net, tandis que Tantaoui murmurait à part lui :

— Le pauvre homme est complètement patraque...

Ramadan voulut lui dire son malheur, mais il s'arrêta à temps et avala son mot avec sa salive, tandis que Tantaoui l'entraînait avec lui et que ses lourdes chaussures traînaient de nouveau sur le pavé.

\*

\*\*

Le hachiche ne fit pas l'affaire... pas du tout...

Et Ramadan coula des jours tristes. Il était silencieux du matin au soir et n'avait aucune envie de bavarder avec les amis. Lorsque l'un d'eux lui tendait la main, il répondait d'une manière absente à toutes les questions qu'on lui posait pour s'enquérir de sa santé. Chez lui, le soir venu, sa femme ne tarissait pas de paroles tandis qu'il ne prononçait pas un seul mot pour lui répondre. Dans l'exercice de ses fonctions, Ramadan était comme un somnambule. Ayant consulté un médecin, il n'osa pas lui dire la vérité, et se contenta d'un tas de mensonges pour obtenir un ou deux jours de congé afin de prendre un repos.

Il n'avait pas l'habitude de rentrer chez lui les mains vides, il apportait avec lui ne serait-ce qu'une piastre de radis. Or, depuis cette triste aventure, il rentrait les bras ballants et les mains désespérément vides.

Sa belle-mère lui ayant rendu visite, il ne put proférer que les quelques mots d'usage et tomba ensuite dans un mutisme complet.

Le soir venu, sa belle-mère prétextait un mal de dos et alla dormir, tandis que Ramadan se couchait sur la natte au pied du lit, à côté de sa femme et de son fils Sayed.

À l'aube, il entendit la voix rauque de sa belle-mère qui récitait la « Fatha » après avoir fait ses ablutions. Il s'attendait d'un moment à l'autre à ce qu'elle lui parle de la question qui le tracassait.

En effet, sa fille lui avait envoyé une lettre pour lui expliquer la situation. Aussi, le soir



venu, la belle-mère s'assit sur la natte, appuya son dos aux coussins et lui dit :

— Je ne voudrais pas te cacher la réalité...

Il attendit patiemment qu'elle eût terminé une longue histoire qui n'avait aucun rapport avec ce qu'il attendait, et enfin elle lui dit :

— Mon fils, chaque problème peut trouver sa solution...

Ramadan se sentit alors fondre de honte. Il éclata, rouge de colère, et ne tarit pas d'insultes envers tout le monde :

— Fils de chien, tu n'es plus un homme. honte sur toi ! se disait-il à lui-même...

Jusqu'à présent il s'était bien gardé de parler à sa femme de son triste sort. Mais à présent...

La table sur laquelle il était accoudé vola en éclats, il éteignit d'un coup de pied la lampe à pétrole qui éclairait la pièce, et d'une voix de stentor il hurla pour que les voisins puissent l'entendre :

— Par trois fois, ô femme, je te répudie !

Et en effet, Naïma alla avec son fils coucher chez les voisins, et la belle-mère prit le premier train le lendemain matin, tandis que sa femme allait chez son frère.

De bonne heure, Raadan se faufila hors de chez lui en regardant derrière lui de crainte que l'on ne vienne l'interroger. A tous les saluts, il répondit d'un signe de tête et se pressa de disparaître. Il lui semblait que tous les regards étaient fixés sur lui, que dans tous les yeux il y avait une pointe d'ironie. Même cet inconnu qui lui lança un regard moqueur du tramway qui filait à toute allure, cet inconnu, devait connaître son malheur et sa déficience.

Il arriva enfin sur la place et commença à diriger la circulation. Mais dès cet instant, il eut l'impression qu'il était placé dans une maison de verre et que tous les passants le regardaient, non pas pour se rendre compte si le passage était libre, mais pour se dire : « Voici Ramadan, l'impuissant ».

Aussi, les contraventions tombèrent-elles dru sur la tête des automobilistes. Et toute la journée se passa en insultes et en jurons. Il devint le croquemitaine de tous les passants. Pour la moindre incartade c'étaient des procès-verbaux et des conduites au poste de police.

\*  
\*\*

En attendant, que devenait sa femme ?

Il apprit qu'elle était allée un jour chez Om Hamida. Pourquoi donc chez Om Hamida, cette garce dont le frère portait des shorts en été découvrant ses cuisses velues, et qui penchait sa « takieh » sur l'oreille d'une manière qui ne lui plaisait guère ? Pourquoi chez Om Hamida ?

Un autre jour, il vit sa femme regarder par la fenêtre de la maison de son frère, la tête nue, sans un mouchoir pour couvrir ses cheveux. La fille de chien, regarder par la fenêtre sans sa permission, et la tête nue encore !

N'y tenant plus de honte et de douleur, Ramadan se rendit auprès de sa femme pour avoir une explication. Il la trouva éveillée et lui dit à brûle-pourpoint :

— O femme que puis-je faire ? Il faut me comprendre....

Sans lui répondre, elle éclata en sanglots.

Ramadan la secoua doucement et lui demanda encore : « Que puis-je faire ? » Il savait bien qu'elle ne pouvait l'aider, mais il avait besoin d'ouvrir son cœur à quelqu'un.

\*  
\*\*

Ils commencèrent alors à étudier ce que faisaient les gens qui se trouvaient dans cet état. Il ouvrit un livre de médecine et lut tout un passage. Consulta des amis. Alla prier chez les cheikhs de toute la région. Naïma de son côté lui cuisina tous les jours des pigeons et lui acheta des mangues sur ses modestes économies.

Il mâcha et suça à longueur de journée les tiges de cannes à sucre, dansa au milieu d'un « zar », se leva plusieurs fois à l'aube pour aller jeter dans le fleuve ses excréments. De son côté, sa femme lui préparait le « fétir » mêlé de son sang et farci de toutes sortes d'épices achetées chez le « attar ».

Il fréquenta ensuite la clinique des médecins, se laissa piquer dans les veines et dans les muscles, ingurgita toutes sortes de médecines.

Sa belle-mère arriva enfin du village avec les quelques livres qu'elle avait économisées. Cet argent fut dépensé en pure perte, comme le reste. Rien n'y fit, ni les recettes, ni les talismans.

Ramadan continuait à chercher sa virilité perdue. Il demanda conseil à tous ceux qu'il rencontrait. Il n'avait plus d'autres sujets de conversation. Partout où il se trouvait, que ce soit au café ou durant les dévotions du Ven-

dredi, au marché des poissons ou à la station du tram, avec l'infirmier de l'hôpital et même avec l'officier de son Kism de Police, Ramadan posait à tous la lamentable question : « Que peut-on faire pour récupérer sa virilité ? »... Mais rien ne lui apporta le réconfort tant souhaité...



Sur la terrasse de leur maison, tandis que le soleil s'apprêtait à plonger à l'horizon, chauffant encore l'atmosphère de ses rayons bienfaisants, Ramadan bavardait calmement avec sa femme. Le temps s'écoulait doucement, et Ramadan dont c'était le jour de congé, ne pensait plus à son malheur. Il se laissait vivre. Naïma lui servait les sardines salées qu'elle venait d'acheter... et ils parlèrent de tout et de rien, heureux de se trouver ensemble. Les propos de Ramadan étaient de plus en plus tendres. Il pensait à sa femme qui avait été si bonne de le supporter tel qu'il était. Aussi choisit-il ce jour et cet instant pour lui dire ce qui pesait depuis longtemps sur sa conscience :

— Écoute-moi bien Naïma, lui dit-il d'une voix pleine de tendresse.

— Qu'y a-t-il mon vieux ?

Il hésita un bon moment, puis il reprit :

— Ne serait-il pas préférable que je libère ma conscience envers le Créateur ? Ne vaudrait-il pas mieux pour toi, ma Naïma, que je te rende ta liberté ?

La femme se redressa brusquement et se frappa la poitrine en signe d'étonnement et de protestation :

— Tu n'as pas honte Ramadan de me dire cela? Que signifient ces paroles? Tu es mon père et mon frère et la couronne de ma tête... Tu es la prunelle de mes yeux... Je ne mérite pas la poussière que tu foules aux pieds... Je suis ta servante, mon ami... Que signifient donc ces paroles? Mes cheveux et les tiens ont blanchi, et nous allons agir comme des enfants? Allons! allons! est-ce possible que tu me dises cela, toi Abou Sayed?!...

Et là-dessus, elle se précipita dans les escaliers en sanglotant. Otant ensuite le mouchoir qui couvrait sa tête elle en essuya les larmes qui l'empêchaient de voir les marches.

Derrière elle, Ramadan se prit à passer la main sur les rides qui creusaient son visage, sur sa calvitie. Il regarda son abdomen qui prenait des proportions et se mit à tirer sur les poils blancs de ses jambes tout en regardant le petit Sayed, son fils.

Il regarda l'enfant comme s'il venait de le voir pour la première fois. Sayed était couché par terre la tête recouverte de son cahier de calcul. Ramadan continuait à regarder son fils n'en croyant pas ses yeux...

— Dieu Tout Puissant ! s'exclama-t-il enfin. Aurais-je oublié Sayed dans ma poursuite de la virilité? Le père de Sayed a oublié Sayed ne pensant qu'à sa personne! Comment cela s'est-il passé?! Comment?! Sayed, mon petit Sayed, viens chez moi. Tiens-toi debout ici, près de moi. Mon fils bien-aimé... Par le nom d'Allah comme tu es beau!... Tu as grandi, mon Sayed... Tu es devenu un homme... Laisse-moi t'embrasser encore une fois... Où étais-je donc? ...Comme tu as grandi, mon petit Sayed... Tu

seras un bel homme... Et je te marierai... Sayed, Sayed... Je te donnerai une belle fille... Non! quatre belles femmes pour te faire plaisir.... Tu seras leur maître à toutes.... Tu comprends.... Tu comprends ce que je veux dire : tu seras leur maître à toutes les quatre... Enfin, si tu ne comprends pas encore, demain tu me comprendras... Tu auras beaucoup d'enfants, toute une progéniture dont je serai fier... Entends-tu Sayed? Tu auras des enfants que je serai fier de porter sur mes bras.... Comprends-tu, Sayed, comprends-tu, mon fils?!

**Youssef Idriss**

*Traduction française de  
Gabriel Boctor.*



## LA SAISON D'OPERA AU CAIRE

**L**a Saison d'Opéra au Caire s'est déroulée comme d'habitude sur la scène du Théâtre National de l'Opéra, selon une tradition qui remonte exactement à quatre-vingt-dix ans, puisque notre opéra a été inauguré en 1869. C'est une troupe italienne où participaient quelques unes des meilleures voix de la péninsule, qui s'est chargée d'illustrer ce genre devenu, en Italie où il est né, une sorte de folklore savant que tout le monde fredonne.

Parmi les vedettes de cette saison, il faut citer notamment des noms aussi célèbres que ceux de Gino Becchi ou de Mario Filippeschi. Ce qu'il faut relever tout de suite comme caractéristique de l'effort qui a été réalisé en Egypte même dans le domaine musical, c'est l'apport de l'Orchestre Symphonique du Caire et des chœurs de l'Opéra du Caire, formés depuis trois ans grâce au Ministère de la Culture et de l'Orientalisation Nationale. Sous la direction de chefs d'orchestre venus d'Italie, les Mos, Franco Mannino, Mario Wolf-Ferrari et Massimo Pradella, dont on a admiré l'autorité, l'aisance et le sens musical, la collaboration entre les protagonistes venus d'Italie et l'orchestre et les chœurs d'Egypte a abouti à une véritable unité, qui est un bel exemple de coopération culturelle comme il devrait s'en établir dans tous les domaines entre nations. Rien n'est plus précieux pour la culture et

## LES ARTS-LA MUSIQUE

plus utile pour la paix que cette camaraderie sincère et souvent enthousiaste au service du même idéal d'art, entre des artistes venus de tant de pays. Et ce sentiment, se communiquait aussi au public et donnait à cette saison d'opéra la valeur d'une manifestation symbolique de culture et d'amitié internationales.

N'eut-elle servi qu'à cela, cette saison aurait déjà été extrêmement utile. Mais elle nous a montré aussi jusqu'où l'art de l'opéra peut atteindre, comme la médiocrité où il peut descendre. Elle a témoigné ainsi qu'on a souvent tort de condamner l'opéra en bloc comme genre faux et périmé et que comme la langue d'Esopé, l'opéra peut-être le meilleur et le pire des mets. Il faut remercier l'imprésario Pasquale Zara de nous avoir enseigné par l'exemple ces grandes vérités.

Chose curieuse, le sommet de perfection de cette saison italienne a été constitué par les quatre représentations des *Noces de Figaro* de Mozart, auxquelles ne participaient aucune des vedettes célèbres de la troupe. Voilà bien ce que l'Opéra devrait être, le niveau au-dessous duquel il ne devrait jamais descendre! On doit au Mo. Mannino d'avoir très harmonieusement combiné l'orchestre et les voix et d'avoir dirigé avec un souci constant de la musique de Mozart un ensemble d'éléments excellents où ne se révélait aucune faille. On doit à la musique de Mozart, qui ne saurait tolérer la médiocrité dans aucun rôle, d'avoir contraint à une distribution vraiment homogène, où toutes les voix ont rempli excellentement leur rôle comme des éléments de l'orchestre. Car, en somme, ce qui distingue l'opéra de Mozart des opéras italiens c'est bien sûr la qualité de la musique et le fait que les voix sont traitées par lui comme des instruments con-



certants. On n'a cessé d'admirer tout au long la belle voix de basse chantante aux timbres chauds, à l'expression noble, forte et pleine dans les aigus comme dans les basses d'Ugo Trama en Comte d'Almaviva, l'excellent baryton de Paolo Pedani, qui conservait sa musicalité dans les graves et qui a eu de beaux cris, le généreux soprano lyrique de Orietta Moscucci en Comtesse Rosine, la délicieuse et pétillante voix de soprano léger d'Elena Rizzieri, qui a été la personnification même de Suzanne, la très belle et très ample voix de mezzo-soprano de Yolanda Gardino, qui interprétait le rôle de Chérubin. Même les personnages de second plan comme Don Bartolo, Marcellina, la gouvernante amoureuse de Figaro, Don Basilio et Barbarina, la fille d'Antonio avaient été pourvus de belles voix par Umberto Frisaldi, Anna Dorè, Ezio Boschi et Lucia Galvano, dans l'ordre. Enfin, on doit aussi à Mozart d'avoir permis à ces chanteurs italiens de montrer qu'eux aussi possèdent l'art du vrai chant et le respect de la musique, ce dont on est porté à douter trop souvent en entendant certaines représentations d'opéras italiens qui tournent en manifestations sportives entre qui va chanter plus fort et plus longtemps.

Mais ce n'est pas seulement sur le plan de la musique pure que ces représentations des *Noce de Figaro* ont été ravissantes. Sur le plan du théâtre et du jeu, tous les rôles ont été tenus de manière excellente, à tel point qu'on ne saurait citer un interprète sans songer aussitôt à un autre. Le physique même des acteurs, caractéristique souvent négligée par l'Opéra italien, se prêtait parfaitement à leur rôle. Ugo Trama incarnait toute la noblesse d'un grand d'Espagne, très bel homme d'ailleurs, le mollet rond à la Louis XIV et ne tombait nullement

dans le ridicule malgré les tours que lui jouent Figaro et Suzanne. Celle-ci a été interprétée à la perfection par Elena Rizzieri, mince, jolie et piquante à souhait, qui remplissait la scène d'une présence délicieuse. Paolo Pedani, grand et mince, qui lui donnait la réplique en Figaro avait beaucoup d'abattage et se laissait aller même par moments à un jeu expressionniste stylisé à la fois moderne et retrouvant la tradition de la Commedia del Arte. Il donnait aussi à sentir, par moment la force de la classe montante dont la pièce de Beaumarchais symbolise la prise de conscience. Que dire alors de Yolanda Gardino en Cherubin ? Mince à souhait dans son rôle d'adolescent, elle a su prendre une démarche et des gestes de garçon et même lorsque Chérubin se travestit en femme, elle a su communiquer à son jeu les nuances très subtiles qu'exigeait la circonstance. La comtesse Rosine était interprétée avec une espèce de passivité résignée qui ne manquait pas de noblesse par Orietta Moscucci. Les autres chanteurs jouaient tout aussi bien dans les rôles secondaires et leur physique convenait toujours parfaitement à leurs personnages.

Enfin, un sérieux effort avait été fait pour la mise en scène et les décors.

Aussi le public du Caire a pu assister à une représentation des *Noces de Figaro* bien conforme à la perfection classique du génie de Mozart, qui ne saurait tolérer de fausse note ou même de faiblesse dans aucun compartiment. Ces représentations ont laissé une impression durable de ravissement et d'allégresse que seul le spectacle d'une haute perfection procure.

Un effort sérieux a été déployé cette année pour monter un beau spectacle d'*Aïda*, qui a servi à l'inauguration de la saison, en souvenir de la créa-

tion de cet opéra sur cette même scène le 24 décembre 1871. La distribution comprenait Mario Filippeschi en Radames, Gino Becchi en Amonasro, roi d'Éthiopie et Simona Dall'Argine en Aïda. Gino Becchi, qui a complètement retrouvé sa voix, a montré aussi qu'il était un très grand acteur en réussissant à communiquer le sentiment pour ainsi dire physique du Roi à demi sauvage emprisonné et tournant en rond, pareil à un fauve. Son duo avec sa fille au III<sup>ème</sup> acte a été un des plus beaux moments de la représentation. Il est inutile d'insister sur les qualités de la voix de Mario Filippeschi qui est dans la pleine maturité de ses moyens. On peut évidemment lui reprocher de chercher le succès facile auprès de la galerie par les prouesses traditionnelles sur les notes hautes tenues bien au delà des vœux du compositeur et par le *forzando* continu et il est triste de constater que c'est toujours ce qui déchaîne l'enthousiasme du public. Mais Filippeschi a montré qu'il pouvait aussi chanter dans le sens musical du terme et non plus seulement réaliser des performances de championnat, dans la belle scène finale où Radamès se retrouve avec Aïda dans le caveau pour le duo final: *O terra, addio...* Un grand soin avait été apporté aussi pour les décors et les costumes. Les chœurs de l'Opéra du Caire ont été excellents. Les ballets, venus d'Italie, étaient agréables à suivre, et la première danseuse Antonietta Nicoli avait assez de fougue mais il faut excepter de ces louanges le soi-disant premier danseur qui a été tout simplement grotesque.

Dans l'ensemble, la séance d'inauguration fut une très belle soirée digne des traditions vénérables de l'Opéra du Caire, pour lequel Verdi a écrit *Aïda*.

Des autres œuvres au programme, citons encore *La Traviata*, uniquement pour l'exceptionnelle interprétation de Véra Montanari dans le rôle de Violetta. La conception de l'opéra de Verdi est l'antithèse même de celle de Mozart. Alors que chez Mozart la profondeur des sentiments et l'action se situent sur le plan de la musique, chez Verdi au contraire, elles sont uniquement dramatiques et la musique est mise au service de la passion pour l'exprimer avec le plus d'intensité possible au lieu de l'intégrer dans une synthèse musicale plus haute où la passion se serait épurée et aurait joué son rôle dans l'ensemble. C'est bien cette conception d'un romantisme forcené du *drame lyrique* que Vera Montanari a magnifiquement défendue par son interprétation du personnage de la *Dame aux Camélias*, auquel elle a réussi à donner une dimension réellement tragique. Elle possède à son service une voix de soprano lyrique d'une richesse de timbre exceptionnelle et d'une puissance stupéfiante. Elle sait pourtant n'employer cette puissance qu'à bon escient, au service du déroulement dramatique de l'action. Une telle voix manque seulement de l'agilité nécessaire pour les prouesses de *coloratura* du premier acte, qui appelaient plutôt un soprano léger. Et, bien que la tradition accorde en effet ce rôle à des sopranos légers, Vera Montanari nous a amplement convaincus qu'une soprano lyrique où même dramatique rend beaucoup mieux la passion tumultueuse de Violetta et le destin tragique qui l'attend. Vera Montanari a joué et chanté en très grande tragédienne, elle a eu des accents d'un pathétique bouleversant, des pleurs et des sanglots d'une sincérité rare et qui ne cessaient pas d'être chant. Il est dommage qu'un aussi grand talent, une voix aussi émouvante, n'aient pas été soutenus par

une distribution suffisamment homogène. Seul Paolo Pedani, le Figaro des *Noces*, dans le rôle secondaire du père d'Alfred Germont a su lui donner la réplique.

Les autres œuvres au programme comprenaient *Tosca*, *Rigoletto* et *Carmen*.



L'exemple de la perfection atteinte dans la représentation des *Noces de Figaro* montre qu'il n'est nullement nécessaire de limiter la troupe italienne aux opéras italiens. D'ailleurs en 1956 déjà la troupe de l'Opéra italien nous avait donné une belle représentation de *Don Giovanni*. Nous aimerions entendre chaque saison des opéras de Mozart.

D'autre part, dans le répertoire italien lui-même, doit-on toujours se limiter aux *Aïda*, *Tosca*, *Traviata*, *Rigoletto* ? Si *Aïda* est une pièce obligée au Caire, pourquoi ne pas choisir dans le répertoire classique *Lucia di Lamermour*, la *Norma*, *Otello* ou l'exquis *Barbier de Séville* ?

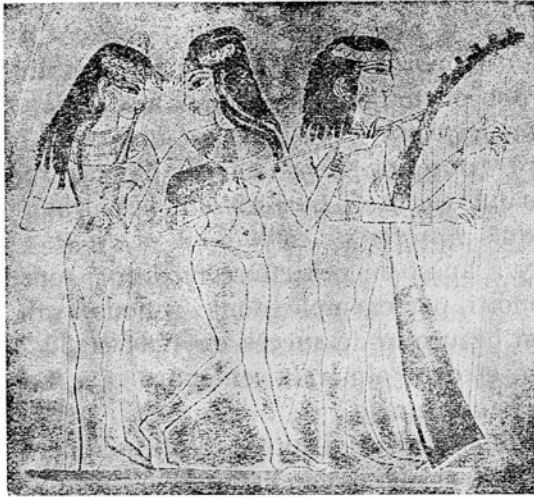
Il y a aussi un répertoire moderne, représenté par Menotti, par exemple, dont on nous avait montré avec beaucoup de succès en 1954 et 55 *Amelia al Ballo*, et dont aimerait entendre au Caire *le Consul* par exemple.

Enfin, il existe d'autres écoles d'opéras que l'opéra italien, que diable ! On ne voit pas pourquoi on ne monte jamais au Caire *Tristan et Yseult* ou *la Walkyrie*, *Boris Godounov* ou *Prince Igor*. Si les troupes italiennes ne sont pas adaptées à ce genre assez différent, on ne voit pas pourquoi en plus de la saison d'opéra italien, qui est traditionnelle, on n'inviterait pas d'autres troupes, de Vienne, d'Allemagne, de l'U.R.S.S. ou même de Yougoslavie

par exemple où existe, semble-t-il, un excellent ensemble d'opéra.

Si les saisons d'Opéra visent à éduquer, entre autre, la jeunesse, c'est lui donner une image singulièrement déformée du genre que de lui présenter toujours les mêmes cinq ou six œuvres, qui sont loin d'être les plus belles du répertoire.

**Alexandre Adopol**



**ETABLISSEMENTS INDUSTRIELS  
POUR LA SOIE ET LE COTON**

**S.A.E.**

**Siège social: 155, rue Mohamed Farid  
Tél. 59340 - 56748**

**FILATURE — TISSAGE  
BLANCHISSAGE ET TEINTURE  
DU COTON**

**a acquis la confiance de tous  
en Egypte et à l'étranger par la  
qualité exceptionnelle de son  
matériel et le fini de sa production**

**Usines :**

**BAHTIM, MOSTOROD,  
CHOURA EL KHAIMA,  
CHOURA, DAMANHOUR**

Vient de paraître

aux Editions de La Revue du Caire

**LES LARMES  
DE SATAN**

par

**FATHY RADOUAN**

traduction française

de

**G. C. ANAWATI**

Édition originale à tirage limité à 250 exemplaires  
sur papier velin alfa.

Prix de l'exemplaire ... .. **P.T. 100**



Vient de paraître

aux éditions de « La Revue du Caire »

TEWFIK EL HAKIM

# Pour Notre Terre

Traduction française

de

F. MOUSSELEM et A. ADOPOL

Avec une importante introduction

par

ALEXANDRE PAPADOPOULO

La dernière pièce de théâtre du célèbre auteur égyptien, un drame de la terre, profondément humain, mais pénétré d'humour et de poésie.

Un volume sur beau papier ..... P.T. 60

150 exemplaires numérotés sur papier de luxe P.T. 100

## NOS NUMEROS SPECIAUX

### **LE MILLENAIRE D'AVICENNE**

Une introduction complète à la vie et à la pensée du grand Philosophe. Avec la collaboration des meilleurs spécialistes égyptiens et étrangers.

Un fort volume de 200 pages .... P.T. 100

Edition de luxe ..... P.T. 150

---

### **PEINTRES ET SCULPTEURS D'EGYPTE**

Un magnifique volume illustré de cent planches hors-texte. C'est un tableau complet de la Renaissance des arts en Egypte au cours du XXème siècle, avec la collaboration de André Lhote, Mark Ritter Sponenburgh, Comte d'Arschot, Alex. Papadopoulos, Etienne Mériel, etc...

L'édition ordinaire ..... épuisé

L'édition de Luxe ..... P.T. 200

---

### **CINQUANTE ANS DE LITTERATURE EGYPTIENNE**

Ouvrage capital qui vient remplir un besoin essentiel : Toute l'histoire de la Renaissance littéraire et intellectuelle de l'Egypte au XXème siècle racontée par les plus grands écrivains et critiques égyptiens.

Un fort volume de 200 pages.

derniers exemplaires .... P.T.150

Notre dernier **Numéro Spécial**

LES GRANDES

DECOUVERTES

ARCHEOLOGIQUES

DE 1954

◆ Tout le monde sait que de grandes découvertes archéologiques ont marqué l'année 1954 en Egypte, découvertes dues principalement à des savants égyptiens.

◆ La Revue du Caire a réalisé un important NUMERO SPECIAL, avec la collaboration du Ministère de l'ORIENTATION NATIONALE et des Archéologues qui renseignera le public sur l'ensemble de ces découvertes.

◆ PREFACES par le Président Gamal Abdel Nasser, par le Ct. Salah Salem, Ministre de l'Orientation Nationale, et par le Ct. Kamaleddine Hussein, Ministre de l'Education et de l'Enseignement.

« Ce numéro est une réussite parfaite... Par la qualité des articles et par la beauté de son illustration, il est vraiment exceptionnel. Il marquera aussi dans l'égyptologie »...

Etienne Drioton

Un beau volume sur papier Alfa ..... P.T. 80.—  
en France ..... Frs. fr. 900.—

## Editions de LA REVUE DU CAIRE

### Principales Publications

#### HISTOIRE, PHILOSOPHIE

	P.T.
PIERRE JOUGUET	
L'Athènes de Périclès et les Destinées de la Grèce .....	100.-
Une Révolution dans la Défaite .....	100.-
ETIENNE DRIOTON	
Le Théâtre Egyptien .....	125.-
GASTON WIET	
Deux Mémoires Inédits sur l'Expédition d'Egypte .....	100.-
Capitaine Bouchard: La Chûte d'El Arich (1797) .....	100.-
ALEXANDRE PAPADOPOULO	
Un Philosophe entre Deux Défaites (Henri Bergson entre 1870 et 1940) .....	100.-
Hommage à Pierre Jouguet — Le Millénaire d'Avicenne — Peintres et Sculpteurs d'Egypte — Cinquante ans de Littérature Egyptienne — Les Grandes Découvertes Archéologiques de 1954.	

BERNARD DES ESSARDS	
La Toscane de l'Unité Italienne (introduction et notes par G. WIET) .....	50.-

#### ARTS ET LITTERATURE

TAHA HUSSEIN	
Le Livre des Jours (roman, traduction G. WIET) .....	40.-
GEORGES DUMANI	
La Paix du Soir (roman) .....	épuisé
Le Disque des Jours .....	30.-
Vues sur la Guerre .....	40.-
Le Temps de Souffrir .....	40.-
Goha et son Ane .....	25.-
TEWFIK EL HAKIM	
Le Journal d'un Substitut de Campagne (roman), traduction de G. WIET .....	épuisé
MAHMOUD TEYMOUR	
La Fille du Diable (contes), traduction de G. WIET .....	épuisé
RAYMOND MILLET	
La Rebelle (poèmes), une belle plaquette de luxe .....	30.-

Vient de paraître

aux éditions de « La Revue du Caire »

## PAGES D'EGYPTOLOGIE

par

**le Dr. ETIENNE DRIOTON**

Ancien Directeur Général du Département  
des Antiquités d'Égypte.  
Directeur de Recherches au C.N.R.S.

- Ce volume de près de 400 pages rassemble les articles les plus importants du Dr. Etienne Drioton parus dans **La Revue du Caire** depuis 1938 et qui sont depuis très longtemps épuisés.
- Divisé en plusieurs chapitres: **Généralités, Archéologie, Religion, Littérature, Beaux-Arts**, ces études apportent chacune un point de vue original sur le sujet traité. Leur réunion forme un ensemble très substantiel qui laisse une vivante impression de l'Égypte ancienne.
- Le volume est édité sur beau papier alfa et orné d'un frontispice.

**PRIX DE VENTE** en Égypte : **P.T. 200.—** en France **2400 Frs.** — aux E.U. et au Canada: **\$ 7,50.**

Edition de luxe, tirage limité à cent exemplaires  
numérotés de 1 à 100 ..... **P.T. 250.—**

# BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

**Siège Social : LE CAIRE**

**151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad El-Dine)**

**Téléphones No. 78295 et 78090**



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caire et à la Succursale d'Alexandrie.

# LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938

REDACTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire

- La Revue du Caire est une Revue internationale qui se consacre, depuis, 1938, à promouvoir une plus grande compréhension entre les hommes de cultures différentes et principalement entre les civilisations arabe et musulmane et la civilisation occidentale. Dans cette œuvre elle évite toute question politique ou religieuse controversée, recherchant ce qui dans les diverses cultures, contribue à l'unité et à la Paix et mérite de participer au fond commun d'un humanisme général et notamment méditerranéen.
- Grâce à cette position exclusivement culturelle, la direction ne tient compte que de la valeur intrinsèque de chaque texte, indépendamment de la personnalité politique que son auteur pourrait avoir. Sur tous les problèmes nos collaborateurs expriment uniquement leurs opinions personnelles, qui n'engagent que leur responsabilité et ne représentent pas nécessairement le point de vue de la Revue.
- Les manuscrits soumis à la Revue doivent être dactylographiés en double interligne. Acceptés ou non, les manuscrits ne sont pas rendus.
- Les ouvrages envoyés pour recension doivent être adressés en double exemplaire au Directeur.
- Nos abonnés sont instamment priés de nous signaler en temps utile leurs changements d'adresse ou les numéros qui ne leur parviennent pas régulièrement. La Direction ne tiendra pas compte de réclamations pour les numéros perdus par la poste deux mois après la parution du numéro.
- Tous les textes paraissant dans la Revue du Caire sont inédits et leur copyright (en langue française seulement lorsqu'il s'agit de traductions), appartient à la Revue, sauf indication du contraire. Leur reproduction ou leur traduction sont interdites, sans l'accord écrit de la Revue.

# La Revue du Caire

---

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire  
Tél. 41586

---

## LE NUMERO : 20 Piastres

---

Abonnement pour l'Egypte : Un An ..... P.T. 200  
Abonnement pour l'Etranger : Un An ..... P.T. 225

---

### Représentants à l'Etranger:

#### FRANCE

Prix du Numéro ..... 240 frs.  
Abonnement un An ..... 2400 frs.

#### ETATS-UNIS

**STECHERT HAFNER, INC.**, 31, East 10th Street,  
New-York 3 (N.Y.)

Abonnement un An ..... \$ 8

#### CANADA

**PERIODICA**, 5012, avenue Papineau, Montréal 34,  
Canada.

Abonnement un An ..... \$ 8

#### VIET-NAM

**FRANCE-ASIE**, 93, rue d'Ormay, Saïgon.

ON S'ABONNE SANS FORMALITES CHEZ TOUS  
NOS REPRESENTANTS.

---

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours  
de 10 heures à 12 heures.